DEFENSE DE L'HOMME

N° 23

SOMMAIRE

REVUE MENSUELLE — 3e Année. — AOUT 1950 — PRIX : 40 FRANCS

DEFENSE DE L'HOMME

REVUE PARAISSANT TOUTES LES FINS DE MOIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE - ALGERIE - COLONIES		EXTERIEUR	
Six mois	250 fr.	Six mois	300 fr.
Un an	400 fr.	Un an	500 fr.

CORRESPONDANCE ET ENVOIS DE FONDS

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à Louis LECOIN, 73, rue Camille-Pelletan, Antony (Seine). Lui téléphoner au besoin à BERny 08-63.

Utiliser, autant que possible, pour tous les envois de fonds, le compte chèque postal : Mme LECOIN (même adresse que ci-contre) n° 4.504-77 - Paris.

PRIX DE L'EXEMPLAIRE : 40 FRANCS. POUR L'EXTERIEUR : 50 FRANCS

Pour les abonnements gratuits

La solidarité continue

Nous avions promis de faire aux bénéficiaires d'un abonnement gratuit le service de la revue durant au moins une année et voilà exactement 23 mois que certains d'entre eux — les premiers abonnés gratuits — reçoivent « Défense de l'Homme ». Tout laisse à penser même que nous continuerons à la leur expédier une troisième année, en acceptant bien sûr de leur adjoindre les nouveaux camarades qui nous le demanderons ou que l'on prendra soin de nous signaler.

Cela, parce que la souscription demeure assez copieuse pendant les mois ingrats d'été, ce qui laisse présager des envois plus nombreux très bientôt.

Cette fois, nos remerciements aux donateurs ci-dessous :

Charles Serrier, 250 fr.; Lamy-Defaugt, 50; Raoul Chenard, 100; Cantuccini, 600; Pillerault, 100; Alice Riondelet, 300; Le Lœch, 100; Répons, 600; Jules Maillard, 200; H.-M. Heger, 200; Porreye, 100; Pelta Albert, 100; Simone Pelta, 100; Roger Vacquier, 100; Roger Foucher, 100; Emile Poulain, 100 ; Emile Rousset, 1.000 ; Mira, 200 ; Dr Ary, 100 ; Raymond Godeau, 580 ; Thérèse Collet, 200 ; Anonyme, 30 ; Jean Rosset, 100 ; Emile Blactot, 100 ; Marcel Patin, 100 ; Pierre Durand, 200 ; Jean Riedacher, 100 ; Eugène Travaglio, 550 ; C.-V. Pellier, 1.500 ; Rondot, 200 ; Raymond Dupuis, 100 ; François Croin, 100 ; Y. Z., 100 ; Alain Sicard, 100 ; Maurice Lachaud, 150 ; Armand Lemonnier, 100.

Notre choix

Donc pas d'illusions possibles ! Il faut se soumettre ou se battre. Se livrer pieds et poings liés au totalitarisme russe, accepter le régime de l'esclavage et des travaux forcés, ou bien le combattre les armes à la main. Prétendre échapper à ce dilemme n'est que littérature. — Robert LOUZON.

NI EN FAVEUR DES RUSSES

Il y avait déjà ceux qui désiraient nous amener à prendre parti, dans le conflit en préparation, pour le clan des Russes et nous conduire à abandonner tout de notre pacifisme en faveur d'un stalinisme présenté astucieusement comme facteur de progrès social et de paix.

En dépit d'efforts inouïs et une propagande parfois adroitement menée, nous ne pensons pas que de vrais pacifistes aient été gagnés à ces thèses pacifico-patriotardes qui camouflent mal la tendance expansionniste des hôtes du Kremlin. Mais si nos militants s'y montrèrent réfractaires, nous craignons que les couches profondes du peuple n'y furent pas insensibles, qui semblent croire aujourd'hui, dur comme fer, aux paisibles intentions de Staline et de son entourage. Et Jospin fut bien avisé en consacrant, dans notre numéro de mai, tout un article à cette tromperie qui, sous le couvert du pacifisme, prépare à la guerre. Nos lecteurs étaient déjà fixés sans doute, mais il était utile que cette question si actuelle, une face d'un problème douloureux, fut exposée sous leurs yeux par un ami auquel on n'en conte pas.

NI EN FAVEUR DES AMERICAINS

Une autre face du même sujet était abordée, hélas ! avec un autre esprit que celui de Jospin, et mise en évidence, dans « La Révolution Prolétarienne » du mois de juillet, par Robert Louzon qui n'y va pas de main morte et veut, lui, nous faire combattre pour les Américains et les démocraties.

Je ne porte pas dans mon cœur le régime esclavagiste qui doit faire regretter aux Russes le temps des tsars. Il se déroule dans cette vaste Russie un ensemble d'abominations que ne connurent certainement pas, à une telle échelle, les époques les plus noires de notre Histoire. Et la nausée vous saisit en constatant que le socialisme s'y

trouve mêlé et aussi la classe ouvrière internationale qui applaudit, la malheureuse innocente, à des agissements qui écartèlent une grande nation et tant de petites à côté.

Mais la guerre a-t-elle jamais remédié à de semblables situations ?

Ce coup de clairon intempestif et inattendu de Louzon, nous le connaissions. Nous l'entendîmes déjà en 1914, en 1939.

En 1914, il fallait mettre fin à l'impérialisme du Kaiser et de sa clique, et nous eûmes quatre années d'une guerre terrible, au cours de laquelle périrent 15 millions d'hommes qui endurèrent auparavant d'affreuses souffrances dans les tranchées. L'impérialisme allemand fut anéanti, mais le fascisme naquit en Italie et le nazisme en Allemagne des suites de cette tourmente.

En 1939, nous fûmes « conviés » à livrer l'assaut à ces deux pays totalitaires, dont les appétits se faisaient menaçants. Coût : Cinq années d'une guerre sans pareille où 75 millions d'êtres humains trépassèrent. Cinq années de vilenies qui marqueront honteusement et pour toujours notre triste humanité. Assurément hitlérisme et mussolinisme n'y survécurent point, ni la prépondérance en Europe des démocraties — un super-fascisme russe sortant victorieux de l'aventure.

Deux guerres pour rien. Pour faire souffrir et pleurer, pour verser du sang et causer la mort on sait de combien d'humains.

Deux guerres pour, en fin de compte, acheminer vers une troisième si on écoute les hurluberlus, les conquérants en pantoufles, les louches trafiquants, les thuriféraires à gages et tous les fossoyeurs du pauvre monde.

Et de cette troisième tuerie qui oserait et pourrait prédire toutes les conséquences ?

POUR LA PAIX !

Ce dont nous sommes sûrs c'est que le remède indiqué en exergue serait pire que le mal. Nous le repoussons.

Si on nous imposait la guerre, elle se ferait sans nous ; sans notre consentement moral en tout cas.

Mais elle n'est pas là tout de même et c'est accomplir œuvre abominable, affligeante que s'employer à la rendre inévitable ou à la généraliser.

Temporisons, plutôt.

Bien des patriotes éviteraient à tout prix la guerre si cela dépendait d'eux. On en trouverait peu qui y excitent.

Aujourd'hui, personne pour ainsi dire n'a intérêt à la guerre, même pas ceux appelés à la déclencher

Elle est crainte de tous, même des plus hauts placés, au moins pour ses aboutissements lointains.

Il ne se peut donc pas que des camarades rejettent le pacifisme, cet internationalisme par excellence, et commettent l'aberration de souhaiter un autre conflit sanglant — Louzon, si clairvoyant habituellement, reviendra vite de son erreur.

La guerre étant nourrie par la guerre, faisons en sorte, au contraire, d'en empêcher l'avènement. Car un jour de gagné, c'est peut-être une guerre évitée. Et une guerre évitée que de malheurs en moins sur la terre.

Louis LECOIN.

Aux frontières de la désespérance

Si les hauteurs de la sérénité présentent des avantages certains, elles n'en sont pas, pour autant, totalement dépourvues d'un grave inconvénient : la position est difficile à tenir. C'est un problème d'équilibre et le moindre vent... Par exemple, quand l'épicier du coin vous dit en confidence que ses stocks se sont épuisés en trois jours, quand, n'ayant pas minutieusement surveillé le niveau de l'huile dans la bouteille votre ménagère est obligée d'explorer une ville entière pour vous faire manger une salade et quand, la radio annonce, pour vous consoler, qu'il s'est vendu trois fois et demie plus de sucre en juillet qu'en juin, tout est remis en cause. Alors, il peut paraître puéril et vain d'aligner, fût-ce pour des lecteurs qu'on sait avisés, des raisonnements serrés sur les fluctuations du prix de l'or, comme c'était mon intention. On m'excusera donc si, cédant à une faiblesse d'un autre genre, je sacrifie délibérément mes thèmes habituels aux fantaisies de l'actualité.

Plus encore que l'évolution elle-même de la situation internationale, les réactions de l'opinion sont affligeantes. En 1914, la voix de Jaurès a dominé les bruits de bottes et le cliquetis des armes pendant toute la période de montée des périls et jusqu'au coup de revolver du Croissant. En 1939, certaines voix de moindre amplitude mais auxquelles le recul du passé confère déjà une indiscutable grandeur, quand bien même les portes des prisons sont toujours fermées sur certaines d'entre elles, se sont élevées entre les belligérants et ont tenté de s'interposer. En dépit qu'on en ait, le tract « Paix immédiate » que l'histoire enregistrera en le portant au crédit de ces temps misérables, a constitué un progrès sur 1914. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, dans l'un et l'autre cas, l'opinion également inquiète s'est trouvée protégée contre les excès de la résignation absolue par quelques espoirs de salut, aussi fragiles qu'ils aient été. S'il n'a servi de rien, le bon sens au moins avait gardé ses droits dans quelques esprits et l'honneur en fut sauf. En 1950, rien. Les échos des appels de Garry Davis, affaiblis par la distance, s'estompent dans le souvenir ou se diluent dans le désarroi général. Le monde, certes, est cependant infesté de partisans de la Paix. Dans les sphères intellectuelles, politiques et diplomatiques, il font beaucoup de bruit. Mais, les uns ne conçoivent la Paix que par le triomphe des Américains et les autres que par celui des Russes.

A l'étage en dessous, entre les deux clans qui veulent faire le bonheur des Peuples, chacun à sa manière, il y a les bonnes bouilles dont on ne sollicite pas l'avis et qui ne le donnent pas parce qu'elles ont conscience de leur impuissance. Qui pensent qu'il n'y a pas de triomphe sans guerre. Qui se savent destinées à être enrégimentées dans l'un ou l'autre camp, les plus avertis avec la prescience que l'opération se fera plutôt au hasard des circonstances qu'au gré des convictions. Qui ont beaucoup plus de confiance dans leur instinct que dans les discours des hommes d'Etat ou des Commandeurs des croyants de l'un et l'autre clan et qui, pensant limiter les dégâts en se protégeant au moins contre la faim, font à la fois des stocks dans la mesure de leurs moyens financiers et la preuve qu'elles ont perdu le sens de l'illusoire.

Il y a aussi les pacifistes intégraux. Coincés entre la sac et le ressac de la vague meurtrière, ils sont submergés. On les entend à peine et on ne les comprend pas du tout. Voyez Garry Davis, déjà nommé. Voyez Lecoin dans l'ombre duquel nous

essayons d'endiguer le flot et qui, en septembre 1949, consacra un numéro entier de cette revue à la commémoration de la déclaration de guerre et aux exigences de la cause de la Paix. En d'autres temps, je l'ai dit ailleurs, cette manifestation journalistique aurait atteint aux proportions d'un événement politique : elle ne dépassa pourtant pas celles d'un acte méritoire.

Ainsi donc, au lieu de chercher le remède au mal, une humanité en folie à tous les échelons de la hiérarchie sociale, l'accepte, lui prépare le terrain et s'installe avant la lettre dans ses conséquences.

Comment a-t-on pu en arriver là ?

La réponse à cette question, si elle doit prendre texte de l'affaire de Corée la dépasse aussi incontestablement que singulièrement. Loin de prétendre l'apporter dans ses termes définitifs, mon propos vise plus modestement à en rassembler les premiers éléments, lesquels se trouvent, à mon sens, dans un certain nombre de carences. Il y a trop de choses qu'on n'avait déjà pas dites avec assez de force avant cette guerre, qu'on n'a plus dites depuis, soit qu'on les ait oubliées ou négligées, soit que, cédant à je ne sais quel chantage, on n'ait pas osé en remettre la substance en débat. Il y a trop de vérités révélées pour intellectuels à gros ventre, auxquelles, désarçonnés par la tornade, nous avons laissé prendre pied dans l'opinion : la patrie avant tout, la mort qui vaut mieux que la servitude, la possibilité d'une co-existence pacifique des régimes totalitaires de l'Est et des démocraties bourgeoises de l'Ouest, etc... Et, dans les faits eux-mêmes, notre profession de foi traditionnelle a trouvé trop de justifications éclatantes que nous avons eu une sorte de pudeur à ne pas exploiter bruyamment : l'enchaînement tragique des guerres dont chacune appelle la suivante, la nouvelle répartition des zones d'influence et celle des richesses mondiales qui lui sert de base, l'abaissement du niveau intellectuel des élites, etc...

Satan a conduit le bal sans concurrent.

Résultat : si la période actuelle peut être caractérisée par un triomphe, c'est bien par celui du découragement et de la méfiance dans la plus extraordinaire confusion des esprits.

Il n'y a plus d'échelle des valeurs : ce qu'il reste de quelques-unes est au pied.

Personne ne croit plus à rien, chacun se replie sur soi-même, il n'y a plus de forces vives disponibles pour aucune idée généreuse.

Nous n'avons pas joué sur beaucoup de tableaux, mais nous avons perdu sur tous : il serait vain de se le dissimuler.

Rien de pire ne peut arriver dans le domaine moral et, tant qu'à faire, foin des scrupules, des petites lâchetés et de tous les complexes : il faut courageusement partir à la redécouverte des vérités simples dans le fatras des dogmes éboulés.

L'affaire de Corée

L'expérience prouve que l'opinion publique est incapable de s'élever au-dessus des contingences et de penser la guerre en soi. Il ne lui tombe pas sous les sens que la structure d'un régime qui suppose la rivalité des classes à l'intérieur des nations et la rivalité des Etats sur le plan mondial est une cause permanente de guerre. Par contre, elle est très sensible à la matérialité des faits de guerre, même des plus insignifiants. En 1946, lors de l'échec de la conférence de Moscou, elle commença de s'inquiéter. Avec l'affaire de Berlin, elle donna les premiers signes de l'affolement : des gens vous rencontraient qui vous disaient avec assurance que la guerre était pour la fin de l'année. Avec l'affaire de Corée, l'affolement fut total et tout le monde fit des stocks, en prévision du déclenchement imminent des hostilités et de la mêlée générale.

Il faut reconnaître que le nouvel échiquier diplomatique, s'il n'est pas tellement plus compliqué que l'ancien, est tout de même beaucoup plus vaste. Il n'était pas facile de réaliser que le blocus de Berlin n'était qu'une manœuvre stratégique de diversion destinée à occuper toutes les forces américaines du moment, pendant que Mao Tsé Tung procédait à la conquête de la Chine. Il ne l'est pas davantage d'assimiler pleinement une situation dans laquelle, après la Corée, il reste encore Formose, l'Indochine, les Indes néerlandaises et les Indes tout court, l'Irak, la Turquie, la Grèce, la Yougoslavie et l'Allemagne coupée en deux, qui sont autant de points névralgiques

gros d'incidents sur la route qui conduit à la prochaine guerre. A quel endroit le feu sera-t-il irrémédiablement mis aux poudres, on ne le sait pas. Mais on peut affirmer d'ores et déjà que ce ne sera pas en Corée.

Certes, on peut aussi épiloguer sur l'issue du conflit actuel, supputer les chances de victoire ou de défaite des forces américaines engagées, mais cela ne sert de rien. Si les armées de Mac Arthur sont rejetées à la mer, il y aura en plus un problème de prestige à résoudre. Si elles redressent la situation, l'effort de guerre des Etats-Unis ne sera pas ralenti pour autant, ni celui des Nations de la communauté atlantique ni celui de la Russie. Dans les deux cas, le danger restera suspendu sur nos têtes et l'affaire de Corée n'aura fait que le préciser.

Il faut autre chose qu'un résultat militaire pour faire disparaître un danger de guerre, on vient de le prouver à plusieurs reprises avec l'Allemagne.

La guerre est-elle fatale ?

Pour les Chinois, la question est résolue : il semble bien que la guerre soit devenue chez eux un état naturel auquel la victoire de Mao Tsé Tung n'a pas plus mis fin aujourd'hui que jadis, celles de Tchang Kaï Chek ou de Sun Yat Sen.

Pour les Coréens, elle l'est aussi : ils sont en guerre et ceux qui leur ont fait des discours pour leur démontrer que l'événement ne pourrait pas se produire ont bonne mine.

Pour les Indochinois de même.

Pour les Indes néerlandaises...

Pour les Européens qui ne pensent généralement pas qu'il y a la guerre quand ils la font dans leurs colonies, poser la question est devenu un jeu de l'esprit. La guerre de 1870 a entraîné celle de 1914, laquelle a entraîné celle de 1939, laquelle à son tour... Malgré cela, les philosophes de toutes les écoles sont restés sur leurs positions.

Il y a d'abord les théoriciens. Cette variété pullule. On aurait pu croire que Jaurès avait aussi définitivement que péremptoirement dissipé tous les doutes et coupé court à toute discussion avec sa célèbre envolée : « Le régime capitaliste porte en lui la guerre comme la nuée qui passe porte l'orage... »

Erreur : il s'est trouvé quelqu'un pour établir que la nuée ne porte pas toujours l'orage et que Jaurès n'avait pas voulu dire que la guerre était fatale en régime capitaliste. Celui-là ne savait pas que la nuée qui passe crève toujours quelque part. Il avait des lettres de noblesse (1) et on l'a cru. Sans penser qu'il ressemblait un peu aux vignerons du Mâconnais, lesquels ne sont pas loin d'être persuadés qu'il n'y a pas eu d'orage quand leurs canons et leurs fusées ont réussi à détourner la grêle sur leurs voisins du Beaujolais.

Il y a aussi quelques esprits pratiques. Ceux-là en réfèrent à l'expérience et démontrent que, dans l'histoire du capitalisme, les guerres évitées sont aussi nombreuses que les autres sinon plus. Le raisonnement le plus brillant et le plus séduisant que j'aie entendu dans cet ordre d'idées, fait état de l'affaire Méhémet Ali, en 1840, de l'affaire Schnoebelé, en 1887 et de l'occupation de Rhénanie par Hitler, le 7 mars 1936. Dans chacun de ces trois cas, la guerre que les chancelleries jugeaient inévitable entre la France et l'Allemagne, n'a effectivement pas eu lieu. Mais, dans le premier, on ne réussit à retarder l'échéance que jusqu'en 1870, dans le second jusqu'en 1914 et, dans le troisième, jusqu'en 1939. Pour rester dans les limites de la propriété des termes, il s'agit donc de guerres *retardées* et non de guerres *évitées*. Encore y a-t-il lieu de préciser que, dans les deux premiers cas, les entreprises colonialistes du XIX[e] siècle jouèrent le rôle de paragrêle et que la guerre se produisit sous la forme exutoire de la conquête de l'Afrique. Dans le troisième, il n'y avait pas de paragrêle et l'échéance ne put être retardée que de trois années au terme desquelles il fallut choisir entre la guerre à l'Est et la guerre à l'Ouest. On crut bien faire en choisissant la seconde, en vertu de quoi on s'aperçoit aujourd'hui qu'en fait on a choisi les deux...

Il résulte de tout ceci qu'en théorie comme en pratique, il en est de la guerre comme de l'orage : en régime capitaliste, on n'évite la première dans un endroit qu'en la faisant dans un autre de la même façon qu'on n'évite le second qu'en le détournant sur le voisin.

Autrement dit, elle est fatale et il ne

---

(1) Il s'appelait Léon Blum et Bracke lui emboîta le pas.

semble pas que Jaurès ait voulu dire autre chose malgré les échappatoires qu'on lui prête gratuitement le dessein d'avoir voulu réserver.

Comment en serait-il autrement, d'ailleurs ?

On fait généralement de la guerre et de la paix un problème de mépris, ou de respect des traités conclus sur le terrain diplomatique. Or, tous les traités sont issus de guerres, et signés sous le couteau. Toutes les clauses en sont artificielles et, à la longue, se révèlent les unes après les autres, inacceptables pour l'une des parties en cause, si ce n'est pour les deux. Il en sera ainsi tant que ceux qui ont mission de les rédiger s'obstineront à ne pas fonder le droit politique sur le droit économique.

En 1919, le traité de Versailles n'était autre chose qu'une tentative d'étouffement économique de l'Allemagne. On ne peut plus le nier : les vainqueurs s'étaient adjugés la disposition des quatre cinquièmes et demi des richesses du globe et ne les voulaient échanger que sous certaines et impensables conditions. On sait ce qui en est résulté.

Aujourd'hui, les accords de Yalta et de Potsdam mettent de nouveau à la disposition des démocraties bourgeoises, c'est-à-dire d'un peu moins de la moitié de la population du globe, les quatre cinquièmes à peu près des richesses disponibles, tandis que le cinquième restant est affecté aux Etats totalitaires, c'est-à-dire à l'autre moitié. On ne saurait soutenir que cette répartition est équitable. Et il faut être totalement dénué de sens pour parler de co-existence pacifique des deux blocs dans de telles conditions : la moitié frustrée ne cessera de monter à l'assaut de la moitié grassement nantie et si cette dernière s'obstine à garder ses avantages, immanquablement nous aurons la guerre.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets : dans une situation économique semblable, la Russie de Staline a les mêmes réactions que l'Allemagne de Hitler.

La politique des démocraties bourgeoises consiste à essayer de l'intimider. La force non plus n'a jamais évité une guerre. On pourra réussir à encercler la Russie et à s'assurer sur elle une supériorité certaine en matière d'armements. Même cela n'y fera rien. En vertu de ce principe qui nous vient du fond des âges et qui veut que, pas plus qu'un individu, un peuple n'accepte de mourir sans combattre. David n'a pas hésité à se battre contre Goliath et, dans les arènes antiques, les bestiaires dont les trois quarts ne survivaient pas aux combats auxquels ils étaient condamnés, tentaient néanmoins leur chance contre les fauves.

Je n'ai voulu mettre en évidence que la principale des raisons qui s'insurgeaient contre les possiblités de co-existence pacifique des deux régimes en présence : toutes les autres en découlent.

Les antimunichois leur victoire et sa rançon

Les Munichois ont été vaincus devant l'opinion française en 1939. On n'a pas fini d'épiloguer sur les raisons de cette défaite. L'histoire enregistrera que c'est le parti socialiste qui a fait pencher la balance en faveur des antimunichois. Sans doute, elle s'en étonnera : dans un parti dont un des articles essentiels de la doctrine est précisément le pacifisme, il n'est pas commun de voir se dégager une majorité pour reprendre des thèmes dont le développement semblait jusqu'alors réservé aux écervelés du patriotisme et aux professionnels du chauvinisme. Il l'est d'autant moins qu'en l'occurrence, les leaders du parti qui avaient prôné jusqu'au désarmement unilatéral de la France ont décidé qu'il fallait déclarer la guerre à Hitler pour le contraindre au respect du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes en Europe centrale et septentrionale. Cette attitude, dans laquelle la solution de continuité est éclatante, ne peut manquer d'être sévèrement jugée ou, pour le moins, d'être taxée d'incohérence. Mais, en dépit qu'avec le recul du temps on se demande déjà ce qui se serait passé si la tendance Paul Faure avait triomphé et en particulier si la diplomatie internationale ne se serait pas trouvée infléchie dans un autre sens, il n'était pas dans mes intentions d'entrer dans ces détails précis.

Dans les Munichois, il y avait au moins deux clans : les pacifistes intégraux qui ne voyaient que la guerre en soi et les politiciens qui raisonnaient en fonction de l'opportunité. Les premiers pensaient qu'« *aucun des maux qu'on prétend évi-*

ter par la guerre n'est aussi grand que la guerre elle-même » et que, pour éviter celle dont il était question, il fallait de toute urgence et quoi qu'il en pût coûter, procéder à une nouvelle répartition des richesses du globe entre les Etats et à de profondes réformes de structure à l'intérieur de chacun d'eux. Les politiciens n'étaient pas obnubilés par les questions de principes, il faut le reconnaître. Ils pensaient tout simplement qu'il fallait détourner le fléau parce que le pays n'était pas prêt, parce que la position idéologique qu'on leur proposait n'était pas pratique, parce qu'enfin, la guerre contre l'Allemagne ne pouvait profiter qu'au bolchevisme dont ils se méfiaient, malgré le pacte franco-soviétique.

Qui oserait soutenir aujourd'hui que les deux clans de Munichois n'ont pas eu raison chacun à sa manière ?

D'une part, la guerre de 1939 n'a rien solutionné ni sur le plan politique, ni sur le plan économique. On peut même dire que les problèmes qui étaient posés ne sont que déplacés avec cette différence qu'ils créent, cinq ans après, une situation beaucoup plus grave qu'elle ne l'était huit jours avant. De l'autre, sur le plan pratique, il faut bien convenir qu'on s'est battu pour arracher à l'Allemagne hitlérienne un tas de petites nations artificielles qu'on a, par la suite, abandonnées à la Russie des Soviets, ce qui, du point de vue du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ne se justifie que par cette fâcheuse propension qu'a la France de se battre périodiquement « pour le Roi de Prusse ». Enfin, parce qu'on s'est battu contre l'Allemagne, on se trouve aujourd'hui dans l'obligation de se battre contre une Russie dont on a, au préalable, éprouvé le besoin de faire un ennemi redoutable, à la fois par son dynamisme politique et par sa puissance militaire.

Les pacifistes intégraux pensaient qu'on pouvait éviter la guerre à la fois à l'Est et à l'Ouest. Je conçois que, dans une France où l'enseignement traditionnel ne prédispose pas l'homme à s'affranchir de l'ambiance, leur profession de foi puisse paraître discutable aux yeux du plus grand nombre. Mais il y a une chose au moins qui ne l'est pas et qu'il faut prendre en considération en dépit même de son peu de parenté avec quelque idéal de justice ou de fraternité que ce soit : le point de vue du Munichois moyen, On peut en effet soutenir avec quelque apparence de raison que si on avait laissé l'Allemagne hitlérienne se tourner vers la Russie comme tout l'y poussait les deux régimes se seraient mutellement anéantis dans une guerre qui n'aurait pas coûté plus cher que l'autre à l'humanité, mais qui apparaîtrait aujourd'hui comme un moindre mal, en ce sens qu'elle nous dispenserait de celle qui vient ou que, du moins, elle nous laisserait plus de temps pour la circonvenir sous une autre forme.

De toutes façons, la Croix des Anti-Munichois est déjà de ne pas s'être rendu compte qu'ils prenaient le contre-pied de l'histoire, qu'en attirant la foudre sur l'Europe Occidentale d'abord, ils ouvraient une ère de cataclysmes en chaîne sur le monde entier et que, pour avoir refusé d'envisager la révision du Traité de Versailles dans un Munich raisonnable, ils ont dû consentir au bolchevisme tous ces Munich déraisonnables par quoi se caractérise essentiellement cette après-guerre. En bref, d'avoir choisi entre la peste et le choléra, de s'être eux-mêmes condamnés à d'intenables positions de politique extérieure et intérieure à l'égard du communisme depuis 1945 et de ne pouvoir se déjuger sans accepter de rentrer dans le néant sous les huées.

Tout cela — et j'ai longuement réfléchi avant de porter cette accusation infamante — pour échapper aux élections législatives de 1940 et au verdict d'un peuple qui les eût immanquablement désavoués, ainsi que l'accueil fait à Daladier, revenant de Munich, par la population parisienne en délire, permet de le supposer.

Malheureusement, le vin est maintenant tiré.

Et il devrait normalement y avoir des élections législatives en 1951...

Devant la guerre

Bien qu'ayant tenté de les baliser au début de cet article, je ne sais pas les voies exactes qu'empruntera la camarde pour venir jusqu'à nous. Pas davantage, je ne sais le temps qu'elle mettra.

Il y a un élément qui peut incliner à un certain optimisme — décidément, les

mots n'ont plus de sens ! — quant à la date : le front sur lequel on se battra fera sensiblement le tour de l'Europe et de l'Asie, c'est-à-dire qu'il sera de l'ordre de 20.000 à 25.000 km. D'ici que le dispositif soit en place de part et d'autre, il peut encore s'écouler du temps. Encore y a-t-il lieu de préciser qu'une fois que les hommes ont créé les conditions de la guerre, le déclenchement des hostilités ne dépend plus, ni de leur volonté, ni de l'état de préparation dans lequel ils se croient. Il suffit que l'un des deux adversaires en présence juge le moment opportun, ou qu'il y soit poussé par des raisons de politique intérieure. Généralement, c'est le plus sot, le plus faible et le moins sûr de son bon droit. On l'a vu en 1939, quand la France et l'Angleterre ont déclaré la guerre à l'Allemagne... A elles seules, ces considérations réservent déjà pas mal de possibilités d'emprunt des voies de raccourcis

Il en est d'autres.

Je crois avoir établi que, pas plus que contre l'Allemagne en 1939, on ne peut en 1950 contre la Russie, envisager de sauver la paix si on ne crée, au préalable, les conditions de l'équité dans la répartition des richesses à l'échelle internationale et aux divers échelons nationaux. Manifestement, les Nations du groupe atlantique ne se sont pas engagées dans cette voie. L'intervention américaine en Corée et les événements diplomatiques qui ont suivi, prouvent qu'elles ont choisi de résister au communisme et de défendre par les armes, à la fois les prérogatives des Etats nantis sur le plan mondial et celles des classes privilégiées dans chaque Etat. Donc, nous aurons la guerre, car il y a peu de chances de voir s'opérer un retournement politique, aucune pression dans ce sens n'étant susceptible d'intervenir avec quelque chance de succès, en provenance d'un mouvement pacifiste disloqué et affaibli. Ce retournement peut se produire de lui-même, l'ère des miracles peut s'ouvrir à nouveau ? Je veux bien, mais...

Ainsi arrivons-nous aux aspects propres du conflit.

La communauté atlantique est peut-être en avance sur la Russie dans le domaine de la bombe atomique, dont il est douteux qu'on l'utilise d'entrée de jeu. Mais, dans celui des armements proprement dits, les événements de Corée le prouvent encore, elle est singulièrement en retard. En vertu de quoi les discussions qui ont présentement lieu dans l'enceinte toute neuve du Palais de Strasbourg ne tournent plus autour de la constitution des Etats-Unis d'Europe, dans un but noble, mais sont centrées sur les moyens de rattraper ce retard. Alors, moi je vous le dis, aussi abominables que puissent me paraître les conséquences d'une réussite possible des entreprises du bolchevisme, je n'ai plus envie de lui résister. Parce que l'effort qui m'est demandé, outre qu'il est aléatoire quant au résultat, est trop grand et trop coûteux. L'accepter, c'est accepter l'arrêt de la reconstruction, un minimum vital dérisoire, la compromission des libertés essentielles de l'individu — il n'y a pas de préparation à la guerre sans restriction des libertés — et, en fin de circuit, le conflit, la destruction et la mort. Si on veut lutter contre le communisme, il y a d'autres moyens : qu'on double les salaires en France et, du jour au lendemain, il n'y aura plus ni communistes, ni syndiqués C.G.T., qu'on fasse à la Russie sa part des richesse du globe et le régime stalinien s'écroulera.

Condamné à mort par la résistance communiste sous l'occupation et n'ayant échappé à ses mitraillettes que parce que les Allemands m'ont déporté à temps, destiné à la corde ou à la balle dans la nuque en cas d'invasion russe, je n'en pense pas moins que la guerre est un mal pire que le bolchevisme.

Quand j'apprends qu'on a jeté un canon à la mer, je ne suis pas choqué par le geste lui-même, lequel me paraît relever d'une réaction éminemment saine dans l'absolu. Je regrette seulement qu'il soit accompli par des gens qui acceptent l'éventualité de la guerre en sens inverse, qui sont prêts à y participer directement ou indirectement et qui n'ont d'autre but que d'affaiblir les ennemis de leurs amis. Ce phénomène ne peut d'ailleurs se produire qu'en raison de la démission des pacifistes dans le domaine de l'action.

J'entends bien les avertissements et les accusations. D'une part, on me prévient que je vais être envahi et, de l'autre, on me regarde avec mépris parce que « j'aime mieux la servitude que la mort ».

Il se peut que je sois envahi.

D'abord, je le serai de toute manière, car il se passera vraisemblablement en Europe occidentale ce qui se passe actuellement en Corée du Sud, et cela quoi qu'on fasse, ce qui m'incline à dire aux Français que, s'ils sont un jour mobilisés, ce sera contre les Américains et non contre les Russes. Ensuite, si je dois l'être, je préfère que ce soit avec le minimum de casse. Jusqu'en 1914, la thèse de la non-résistance à un agresseur éventuel avait une très grande faveur dans les milieux progressistes de l'époque : il est fort dommage qu'elle soit quasi perdue de vue aujourd'hui... Enfin, je prie de considérer que je ne puis en aucun cas être tenu pour responsable de ce qui arrive : je suis seulement dans la situation de quelqu'un à qui on présente la coupe et qui préfère boire la lie à petits coups.

Pour ce qui est du choix entre la servitude et la mort, on m'a déjà fait le coup. Si cette objection avait quelque valeur, il faudrait conseiller le suicide collectif aux peuples coloniaux et à tous les prolétariats du monde, lesquels n'ont jamais connu d'autre état que la servitude. La notion de servitude elle-même n'est pas dépourvue d'un certain caractère de relativité dans le temps, sinon dans l'espace. Qu'on se souvienne du dernier vers de l'Enéide : « *Et la Grèce vaincue, a vaincu son farouche vainqueur...* » que le bon sens populaire traduit aujourd'hui en affirmant que de la servitude on peut sortir, tandis que de la mort, on ne revient pas.

J'ai vécu près de deux années en Allemagne, dans un camp de concentration, c'est-à-dire dans la pire des servitudes : je ne me suis pas suicidé. J'en connais d'autres dont certains avaient acquis un grand nom dans la défense et l'illustration du slogan : ils ont fait comme moi. J'ai même observé que les plus disposés à vivre à plat ventre sous la férule des chaouchs, la plupart du temps au prix des plus inimaginables forfaitures, étaient souvent ceux qui, quelques années auparavant, clamaient à tous les échos, qu'ils aimaient mieux « mourir debout que vivre à genoux ».

La double condition

J'aurais bien voulu terminer cet article sur une note un peu plus claire. En vain, je me suis interrogé.

Je veux bien qu'on ne jette pas le manche après la cognée : il ne faut jamais jeter le manche après la cognée...

Peut-être, après tout, n'y a-t-il pas lieu de se laisser aller au désespoir total ?

Peut-être y a-t-il encore une chance de salut ?

S'il en est ainsi, c'est à une double condition : que nous nous attachions d'abord à remporter sur les mots meurtriers de la philosophie du malheur, la victoire qui conditionne l'autre, et que nous ne soyions pas gagné de vitesse par les événements.

Paul RASSINIER.

LEUR SENS DE L'HUMAIN

Au printemps de l'an dernier, le gouvernement déposait devant les Chambres un projet d'amnistie qui devait être voté avant les vacances parlementaires, mais les députés s'en allèrent aux champs sans se préoccuper autrement du sort des emprisonnés — ils verraient à penser à eux à la reprise de leurs « travaux », en octobre. Depuis, l'hiver s'écoula, un autre printemps, un autre été et voilà une fois de plus nos faiseurs de lois en vacances. Le projet en question, lui, attend toujours leur bon vouloir, les prisonniers aussi, hélas !

HÉROÏSME & SAGESSE

L'homme se définit moins par ce qu'il est que par ce qu'il voudrait être, moins par sa nature, disent les philosophes que par sa vocation. Plus exactement sa vocation est sa nature même, c'est-à-dire qu'il est de l'essence de l'homme de tendre à se dépasser. Sartre dit justement : « Etre homme, c'est tendre à être Dieu », car Dieu est le nom que l'homme a toujours donné à cet idéal vers lequel il s'efforce. Mais il est difficile de s'égaler à Dieu. D'où le mythe du Dieu fait Homme par lequel l'idéal semble amené à portée humaine. Mais la sainteté même est inaccessible et les hommes se sont forgés des modèles plus proches qui découragent moins la bonne volonté, les héros et les sages. Précisément parce que l'héroïsme et la sagesse représentent deux formes de l'idéal que tout homme porte en lui, leur analyse peut nous aider à mieux comprendre la condition humaine.

Lorsque Platon distingue dans l'homme ces trois étages que sont les appétits, le cœur et la raison, il distingue du même coup trois types d'homme : l'intéressé qui ne vit que pour satisfaire ses désirs et recherche l'argent comme moyen de les satisfaire, l'ambitieux, épris de puissance et de gloire, cherchant dans le pouvoir le moyen d'éprouver et de prouver son courage, et le sage ou plutôt l'ami de la sagesse — le philosophe — dont la vertu est prudence et qui s'efforce de vivre sous la conduite de la raison. Le héros et le sage répondent donc à un même besoin qu'a l'homme de se soustraire à la domination des appétits, à un même refus d'être seulement un animal.

Le héros c'est l'homme de cœur, au double sens du mot cœur, c'est-à-dire qu'il est à la fois courageux et animé de bons sentiments. Dans tout héroïsme, nous trouvons, en effet, générosité et courage. Le héros est toujours celui qui met sa force au service d'une noble cause, qui risque sa vie pour défendre ce que ses sentiments le poussent à défendre. Toutefois, il peut y avoir conflit de sentiments, comme chez Rodrigue ; dans ce cas, ce sont les sentiments altruistes qui doivent l'emporter sur les sentiments égoïstes pour qu'il y ait héroïsme. En ce sens, le héros est toujours un homme qui se dévoue, qui se sacrifie. Outre le courage, sa vertu essentielle est l'abnégation. Avoir la force de s'oublier pour les autres, telle est la condition de l'héroïsme.

Le héros, n'écoutant que son cœur, se jette à l'eau pour sauver son semblable, même s'il ne sait pas nager. Le sage, au contraire, commencera par se demander s'il a quelque chance, raisonnablement, de sauver l'homme qui se noie. Sagesse implique raison, c'est-à-dire calcul, mesure. Descartes définissait fort bien l'attitude du sage lorsqu'il écrivait à la princesse Elisabeth : « Et il faut toujours préférer les intérêts du tout dont on est partie à ceux de sa personne en particulier ; toutefois, avec mesure et discrétion, car on aurait tort de s'exposer à un grand mal, pour procurer seulement un petit bien à ses parents ou à son pays; et si un homme vaut plus, lui seul, que tout le reste de sa ville, il n'aurait pas raison de se vouloir perdre pour la sauver. » Le sage est donc capable de sacrifice, mais calculé. Son courage procède de la raison, non du sentiment. Quand on félicitait Socrate d'avoir, seul des Athéniens en déroute, conservé ses armes et reculé en faisant front à l'ennemi, il répondait qu'il lui avait paru plus sûr de battre en retraite tout en se défendant que de jeter ses armes et de s'enfuir. On voit ici la volonté subordonnée à l'intelligence, l'action réglée par la raison et non livrée à l'instinct ou à l'impulsion du sentiment. Le héros agit sans réfléchir, c'est-à-dire sans calculer ; le sage cherche avant tout à rester lucide et à se conduire par la raison.

Nous avons dit que la sagesse et l'héroïsme étaient deux attitudes par lesquelles l'homme s'efforce d'échapper à la tyrannie des désirs. Dans les deux cas, en effet, les appétits se trouvent subordonnés à un principe supérieur et le sage et le héros se ressemblent en ceci qu'ils se font de l'homme une haute idée, qu'ils

n'acceptent pas de le voir livré au mécanisme aveugle des instincts, aux exigences insatiables des désirs. Mais les formes de ce refus sont bien différentes chez le héros et chez le sage. L'héroïsme est une attitude de révolte et d'indignation contre les puissances inférieures. Le cœur, selon Platon, est à la fois le lieu du courage et celui de la colère. La colère, en effet, procède des mêmes sentiments que le courage : l'homme ne se met jamais en colère que contre lui-même et parce qu'il a été humilié, c'est-à-dire rabaissé. Alain aime à dire que l'homme est un fier animal, ce qui signifie qu'il est un animal qui a toujours plus ou moins honte d'être animal. C'est cette honte, en face de la peur, de l'esclavage des désirs, qui inspire l'héroïsme. Le héros court au devant des périls et recherche les difficultés pour se prouver à lui-même et prouver aux autres sa propre valeur. Ainsi Julien Sorel, dans *Le Rouge et le Noir,* décide que si à 10 heures il n'a pas pris la main de Mme de Rénal, il se suicidera ; il n'a plus de raison de vivre, en effet, s'il ne peut, par un acte quelconque mais contraire à ses tendances naturelles, se persuader qu'il est capable de se dominer, de se dépasser. L'héroïsme est ainsi caractéristique de la condition humaine comme condition d'un être inachevé et exigeant, perpétuellement insatisfait et tendant à une perfection inaccessible.

Chez le sage, au contraire, nulle révolte. Lui aussi refuse l'esclavage animal, mais en même temps il refuse de sortir de l'humaine condition. Il ne veut ni de la bête ni du surhomme. Certes, il ne saurait accepter la vie misérable de l'homme de plaisir ; il n'aime ni la peur, ni l'esclavage, ni l'humiliation. Mais il ne croit pas que pour vivre humainement, il soit nécessaire de se lancer dans les actions difficiles, ni de risquer sa vie perpétuellement pour lui donner du prix ; il ferait volontiers un petit détour, selon un mot d'Alain, pour éviter l'hydre de Lerne. Le héros s'aveugle volontairement sur la condition humaine, il demande trop à l'homme et rien d'humain finalement ne peut le satisfaire. Le sage, au contraire, cherche à voir l'homme tel qu'il est et, voyant que l'homme est à la fois tête, cœur et ventre, il cherche à mettre chaque élément à sa place et à ne rien sacrifier de ce qui est humain. Or les appétits sont dans le composé humain et nul ne peut les négliger absolument sans renoncer à être un homme. Ce qui est inhumain, c'est que les appétits s'emparent de l'être tout entier et réduisent l'homme à n'être qu'un ventre. Mais l'inverse ne serait pas moins inhumain ; réduire l'homme à n'être qu'un cœur ou qu'une tête, c'est toujours le mutiler. Puisque les trois éléments sont dans le composé humain, il s'agit de trouver une formule qui assure l'équilibre harmonieux de l'ensemble. Or la raison, que les stoïciens appelaient le principe directeur, est précisément susceptible de fournir une telle formule et d'assurer cette harmonie. La sagesse signifie donc que l'homme porte en lui le principe de son propre perfectionnement et qu'il dépend de lui d'atteindre, dès cette vie, à la dignité vers laquelle il tend.

Tels sont les deux modèles que de tous temps les hommes se sont proposés et à l'imitation desquels on s'efforce de former la jeunesse. La question se pose de savoir si l'un est préférable à l'autre, et lequel.

Dans *Les Deux Sources de la Morale et de la Religion,* Bergson fait de « l'appel du héros » le principe du passage de la « morale close », selon ses expressions, à la « morale ouverte », c'est-à-dire de la morale fondée sur le conformisme social à une morale réellement humaine et universelle. Et certes on ne saurait nier l'importance de cet appel qui pousse l'homme à s'élever au-dessus de ses intérêts égoïstes pour atteindre à son véritable niveau. L'exemple de l'héroïsme apprend à l'enfant, sur qui il exerce une puissante attraction, à être exigeant, à ne pas se contenter trop facilement, à tendre toujours ses forces, à faire toujours mieux. Mais il ne faudrait pas non plus se faire aveugle aux dangers que comporte cette tentation de l'héroïsme. Précisément parce qu'il est exigeant et difficile à satisfaire, le héros est toujours plus ou moins un désespéré. Ce n'est pas par hasard que l'héroïsme trouve son achèvement et, pour ainsi dire, sa perfection dans la mort. Au fond, le héros n'attend rien de bon de la vie ni de l'homme et faire admirer l'héroïsme revient toujours à enseigner le mépris de la vie et de l'homme. Le hé-

ros dit volontiers, comme Nietzsche : « Humain, trop humain », et ce mépris de l'humain ne va pas sans danger. Le beau portrait que Saint-Exupéry a tracé du chef, dans *Vol de Nuit,* met bien en lumière ce qu'il y a de grandeur inhumaine dans le héros : Rivière se meut dans un climat d'héroïsme qu'il voudrait imposer aux autres, persuadé de faire leur bonheur par là, mais qui est un climat dans lequel l'humanité ne peut vraiment vivre. Ce mépris héroïque de la facilité, de la vie paisible est une des sources essentielles de la guerre, que les hommes aiment secrètement parce qu'elle répond à leur besoin de se dépasser en affrontant des périls et des souffrances qui exigent d'eux un effort surhumain. Tout homme est avide de se donner (comme on dit si bien) à une « noble cause » qui le porte au-dessus de lui-même, et de là naissent les fanatismes et les violences. Avec plus de sagesse, plus de prudence, plus de calcul, les relations humaines seraient moins sanglantes. « En un combat d'avares, remarque Alain, il y aurait peu de sang versé. » Certes, il y a de la grandeur dans tout sacrifice et le héros est admirable. Mais il est fâcheux que cette recherche de la grandeur et cette admiration pour le héros aient ordinairement pour effet de détourner l'homme d'une vie raisonnable. Ce qui nous manque aujourd'hui, c'est moins l'héroïsme que la sagesse. Les hommes prêts à mourir pour une cause qu'ils jugent noble sont nombreux dans le monde. Mieux vaudrait pour l'humanité qu'il y en eût davantage qui fussent capables de juger et de se conduire selon la raison. « Le monde, disait profondément Léon Brunschvicg, aurait été sauvé plus d'une fois si la qualité des âmes pouvait dispenser de la qualité des idées. »

Georges PASCAL.

Sociologie pour enfants de 4 ans

MALGRÉ certains errements de l'esprit scientifique moderne, les hommes de notre époque aiment de plus en plus invoquer, à propos de tout et de rien, l'autorité incontestable du savant.

Voici quelques années, un organisme de propagande religieuse distribuait par brassées des opuscules qui prétendaient apporter une preuve supplémentaire de l'existence d'un être suprême de « type catholique » en citant un certain nombre de grands savants qui souscrivaient, *ab imo pectore,* à cette indispensable croyance.

Je ne sais si les conversions opérées par ce genre de dialectique furent particulièrement nombreuses et j'ignore encore aujourd'hui combien d'incrédules furent alors gagnés à la foi en apprenant que les Picard, les Branly et les Pasteur avaient assidûment fréquenté l'Eglise, s'étaient soumis humblement au cérémonial religieux et abstenus de manger du lard le vendredi.

Si l'on en juge par les lamentations persistantes des dignitaires de l'Eglise qui continuent à gémir sur « l'impiété du siècle », il semble bien que cette dialectique n'ait pas donné de bouleversants résultats. L'homme de bon sens ne croit plus guère aux sorciers et il peut se dire avec quelque apparence de raison que la fameuse autorité du savant ne dépasse pas forcément le cercle limité de sa spécialisation et qu'il est fort possible de jouir de lumières exceptionnelles qui permettent de manier à merveille l'argon, le néon, le crypton ou le xénon dont les volumes spécifiques sont saisissables à l'aide de tubes capillaires et de microbalances, sans pour cela être capable d'en tirer la moindre notion sur une existence divine qui échappe à toute démonstration mathématique et ne saurait être décelée par le spectroscope.

***

Avec le plus admirable mépris du ridicule, l'Eglise bolchevique, qui rassemble la plus belle catégorie d'illuminés et de faux dévots de notre reposante époque, vient de reprendre la dialectique de l'Eglise romaine en invoquant l'autorité des savants conquis par la grâce de la foi nouvelle et disposés à avaler en toute humilité les sermons et rabachages burlesques des évangélistes du Kremlin.

L'autorité de ces savants est invoquée avec force en des domaines qui étaient habituellement laissés à la libre disposition des pythonisses, fakirs, gypsies et autres chiromanciennes.

Le cas le plus cocasse est précisément celui de M. Joliot qui vient de jouer un rôle remarquable dans les dernières scènes à effet du grand guignol stalinien.

M. Joliot proclame sa certitude que la Russie de Staline ne déclenchera jamais la guerre. Et la presse bolcheviste s'extasie sur les dons de divination de ce grand savant qu'elle prétend tout aussi infaillible que le pape de Rome.

Il faut bien avouer que c'est quelque chose d'admirable que cette « certitude scientifique » qui permet à M. Joliot de se porter garant, en toute tranquillité d'esprit, des comportements d'une gigantesque fourmilière dont il ignore à peu près tout, sauf peut-être ce formidable potentiel de guerre qui nous paraît un peu moins rassurant qu'à l'ex-constructeur de rampes atomiques.

Alors que l'humble « homo qualunque » ne saurait répondre honnêtement de soi-même que pour un temps bien limité, que penser d'un savant qui prend hypothèque sur l'avenir d'un monde avec la désinvolture d'un maquignon. Affirmer qu'il ne saurait y avoir d'explosion dans une poudrière où des ivrognes se promènent la torche à la main, c'est tomber dans une exagération qui ressort de la mystification pure !

***

Pour qui s'étonne de cette effarante soumission de l'esprit aux plus ineptes supercheries du politique, il n'est que de s'en référer au Brummel du « parti », le sémillant Pierre Courtade, qui donnait cette très simple explication dans *Action* du 28 décembre 1945 :

« *Depuis le mois d'octobre* 1917, *la politique mondiale est devenue un jeu à la portée d'un enfant de quatre ans. Il s'agit simplement de choisir son camp.* »

Pour ce nouveau type de cagot qui ne le cède point au type ancien, il ne s'agit donc, une fois pour toutes, que de bien choisir son église. Ce choix implique l'approbation totale des dogmes de cette église qui, en aucun cas, ne saurait avoir tort. Cette gymnastique rudimentaire est à la portée des enfants de quatre ans. Le racolage des savants pour l'enjolivement de la parade n'est qu'une opération publicitaire qui ne modifie en rien la soumission absolue des fidèles. Il n'est pas fait appel à l'esprit critique, mais à l'esprit de domesticité !

Nous ne sommes malheureusement pas au bout de cette « expérience pour enfants de quatre ans » qui semble devoir continuer cette phase qu'annonçait l'Allemand Keyserling dans sa *Révolution mondiale,* bien avant le dernier conflit : « L'esprit de l'époque est celui d'un âge des masses. Or l'âge des masses est en réalité un âge de meneurs. Le chef type de notre époque n'est donc plus le chef spirituel, c'est le dompteur... Le dompteur s'adresse aux forces instinctives de l'être ; il agit lui par suggestion, donc en contraignant son objet à lui obéir sans que celui-ci se rende compte de la violence qui lui est faite. Voilà pourquoi l'humanité d'aujourd'hui dans sa majorité — majorité qui va toujours croissant, car toutes les jeunesses convergent vers le type humain dont le modèle premier est russe ou américain — n'admet plus pour guide que le suggestionneur qui affirme et ne raisonne pas. »

Bien loin de s'indigner de cette démission totale du sens critique, Keyserling voyait tout cela sous le plus bel aspect : « Jamais, disait-il, la vitalité des jeunes n'a été plus splendide. Depuis de longs siècles on n'a vu pareil élan, pareil enthousiasme, pareil optimisme, pareille joie qu'en Russie, en Allemagne, en Turquie, en Italie, bref dans tous les pays où les jeunes jouent un rôle comparable. »

En soulignant le mépris de ces « jeunesses » pour les idées et les valeurs intellectuelles, Keyserling rendait hommage à « un héroïsme et une volonté de s'immoler souvent sublime ». « Tout le secret de la force russe, nonobstant la misère incroyable qui règne dans ce pays, précisait-il, tout le secret de la vigueur de la jeune Allemagne national-socialiste est là. »

La dernière orgie de sang devait montrer ce qu'il fallait attendre de ces vues primitives et de ces appels à l'instinct vital. Souhaitons que le dernier acte du drame ne soit pas trop proche et ne vienne, par une démonstration encore plus horrible, montrer qu'il est quelquefois dangereux de confier des allumettes à des enfants de quatre ans.

S. VERGINE.

CEUX D'HIER

Johann MOST

Les militants du mouvement anarchiste de langue allemande, même ceux qui furent les plus actifs, sont peu connus. Peut-être à cause de la dificulté de la langue, peut-être pour d'autres raisons. Et pourtant ce mouvement a donné des hommes d'une telle capacité et d'une telle intelligence que ce n'est pas faire œuvre superflue de les rappeler ; leur vie se confond absolument avec le développement de l'agitation créatrice d'un socialisme libertaire, avec la formation du mouvement anarchiste. Citons quelques noms : Johann Most, Gustave Landauer, Erich Musham, Max Nettlau, Pierre Ramus, etc. Nous parlerons brièvement de ces hommes, mais d'une façon telle qu'il sera possible d'avoir, en même temps que la vision de l'homme, également celle de l'idée et du mouvement qui la veut diffuser.

Nous commencerons par Most à qui Rocker a consacré, jadis, un livre admirable (1). Nous ne suivrons pas le tracé de cet ouvrage, mais plutôt l'autobiographie publiée par Most lui-même et dans laquelle il décrit les grandes lignes de sa vie de militant.

Encore enfant, en butte aux mauvais traitements d'une marâtre et pour fuir le sort de domestique que celle-ci lui imposait, un beau jour, il quitte la maison paternelle pour courir le monde.

Il s'en va ainsi, de pays en pays, de ville en ville, travaillant quand l'occasion se présente, sans pourtant s'arrêter longtemps dans le même lieu.

Ce vagabondage le porta ainsi à travers l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse et lui servit d'école. Ses maîtres y furent les souffrances et les rigueurs de la vie.

Son tempérament d'inquiet et d'éternel insatisfait, le poussait toujours vers de nouveaux lieux et à la recherche de quelque chose qu'il sentait confusément en lui, mais qu'il ne trouvait nulle part.

Ce fut surtout en Suisse, après qu'il eut vu du pays — au propre et au figuré — qu'il commença à sentir le besoin de s'instruire et d'instruire. Et c'est alors qu'il regarde la vie avec d'autres yeux et une attention nouvelle.

Au Locle, encore jeune et inexpérimenté, il cré un groupe ouvrier d'éducation où, chaque semaine, a lieu d'importantes discussions sur des sujets divers, mais particulièrement sur des problèmes intéressant les travailleurs. Les idées socialistes ne sont pas encore bien claires dans l'esprit du jeune rebelle, mais elles ne sont guère plus nettement formulées par les penseurs mêmes qui deviendront les fondateurs du mouvement socialiste international. Le « Manifeste communiste » n'est d'ailleurs pas encore rédigé.

Les groupements ouvriers ne sont alors que de simples sociétés de secours mutuels ou de bienfaisance; le socialisme est quelque chose de vague qui ne peut toucher que le sentiment, il n'est pas encore devenu aspiration ni méthode de lutte et de vie.

Aussi Most s'aperçoit de plus en plus que nombre des solutions proposées et des méthodes employées sont inefficaces ou insuffisantes, et il se rend compte que le vague sentimentalisme et l'humanisme des premiers socialistes ne le satisfont plus. Il se décide à aller à Zurich où, vers 1847, il commence à participer activement au mouvement socialiste comme sociétaire de la fameuse Union de l'Eintracht et c'est alors qu'il se lie d'amitié avec le socialiste Greulich.

Pourtant, c'est seulement après les fameuses lois exceptionnelles, promulguées pour réprimer les premiers sursauts socialistes et mises en vigueur après la guerre de 1870, à la suite du développement et des progrès marqués par le mouvement socialiste révolutionnaire, que Most, revenu depuis peu de temps en Allemagne, retourne à l'étranger et préci-

(1) « Johann Most, das Leben eines Rebellen », par Rudolf Rocker. Der Syndacalist Verlag, Berlin 1924.

sément à Londres. C'est là qu'au mois de janvier 1879, il publie le premier numéro du journal « Freiheit » (Liberté), et qu'il entre en discussion avec ses amis social-démocrates, la tendance antiautoritaire commençant à s'ébaucher en lui.

A la suite de son attitude indépendante et de son extrémisme, il est l'objet d'une campagne de diffamation de la part de quelques chefs de la social-démocratie; il préfère alors couper les ponts et démissionner du parti socialiste.

Au cours d'un voyage à Berlin et en Suisse, il fait la connaissance de l'anarchiste terroriste allemand Reinsdorf.

Les relations d'amitié qu'il entretint avec lui, ainsi qu'avec le camarade belge Victor Dave, influencèrent beaucoup Johann Most et le firent se rapprocher toujours plus du mouvement et des idées anarchistes.

Il fut pendant de longues années — on peut dire jusqu'à sa mort — c'est-à-dire, pendant plus de vingt-cinq ans, le rédacteur de « Freiheit » (2), lancé à Londres et transféré ensuite, quand il se rendit en Amérique, dans différentes ville des Etats-Unis.

Most écrivit de nombreuses brochures, très intéressantes, où la force et la vigueur s'alliaient à une critique mordante ; elles furent diffusées en leur temps et la plupart traduites en plusieurs langues. Tout le monde se souvient de la *Peste religieuse*. Il écrivit aussi, en une dizaine de brochures, son autobiographie, remarquable par l'enseignement qui émane de cette vie de rebelle et par le tribut qu'elle apporte à l'histoire du mouvement anarchiste de langue allemande. Une autre initiative intéressante fut celle de l' « International Bibliotek », qui publiait tous les mois des brochures dues en grande partie à sa plume.

Johann Most fut un publiciste dynamique ; sa prose impétueuse et satirique était redoutée de tous ses adversaires. Mais parfois il se laissait entraîner par l'esprit de parti et frappait trop violemment et injustement même des camarades qui n'étaient pas d'accord avec lui pour des raisons tactiques ou des points de détail relatifs à la propagande. Ce fut le cas pour la douloureuse polémique Peukert-Most-Dave dont quelques camarades ont encore le souvenir.

En Amérique, Most fut incarcéré de nombreuses fois. En tout, il passa environ dix ans en prison, mais cela n'avait en rien altéré sa trempe de révolté. Aussitôt remis en liberté, il reprenait son poste de bataille. Il était toujours au premier rang, raison pour laquelle la police le traquait constamment et chaque fois qu'il se produisait un incident ou une action de caractère anarchiste. Il en fut ainsi à Chicago pendant la fameuse agitation pour les huit heures qui aboutit à la grève générale de mai 1886. Tous ces faits et ce qui s'ensuivit donnèrent à la police le prétexte pour monter un procès et condamner à la pendaison Lingg, Parson, Spiess, etc., tous ceux qu'on a appelés depuis « les martyrs de Chicago ». La police ne manqua pas d'arrêter Most à cette époque. Mais son séjour en prison ne fut pas assez long pour l'empêcher de prendre une part active à l'agitation qui suivit la féroce condamnation de nos camarades.

Il fut également arrêté lorsque le jeune anarchiste russe Alexander Berkman blessa, à Pittsburg, en juillet 1892, l'agent d'une compagnie qui s'était distingué par sa brutalité contre les grévistes, et que la police essaya derechef de monter un sensationnel procès antianarchiste en inculpant Most, Berkman, Bauer et Nold.

Ce ne fut pas sa dernière incarcération et nous ne les conterons pas toutes ; qu'il nous suffise de relever qu'il fut condamné encore plusieurs fois. Mais il devenait vieux et l'existence incertaine de son journal « Freiheit » demandait toujours de nouveaux efforts et des privations qui commençaient à être au-dessus de ses possibilités.

En janvier 1906, il s'était préparé pour faire une grande tournée de conférences qui aurait dû apporter une aide financière à son journal, mais il ne put la commencer qu'au cours du mois de février parce qu'il était fatigué et malade. D'ailleurs il ne la termina pas. Après avoir parlé dans deux ou trois villes, arrivé à Cincinnati, son état s'aggrava et il dut se mettre au lit. Il ne se releva plus. Il mourut au matin du 17 mars 1906.

Hugo TRENI.

---

(2) En janvier 1904 eut lieu le vint-cinquième anniversaire de « Freiheit » et à cette occasion, le journal parut sur vingt-quatre pages avec la collaboration des leaders du mouvement anarchiste.

GARE AUX "UTOPIES"

(Réponse à Sergent)

Ce n'est pas exclusivement parce que tu me mets en cause, mon cher Sergent, que je tiens à discuter ton papier sur l'éducation, c'est surtout parce que tu n'as pas présenté le problème sous l'angle où je le vois moi-même. Je t'ai assez souvent félicité sur tes écrits pour aujourd'hui me permettre, très amicalement, de critiquer celui-ci.

Mais, avant tout, il me faut relever une inexactitude dans la relation que tu fais de notre conversation sur l'enfance : « Les méthodes souvent préconisées dans nos milieux en la matière, vont à une faillite complète. Petit à petit, j'ai dû rompre avec tous les camarades qui les appliquaient, tant leurs enfants étaient insupportables et rendaient toute relation d'amitié impossible. » Ceci expose catégoriquement que cette situation est la règle générale et tend à prouver que les méthodes utopiques de persuasion et de liberté ont fait faillite. Me suis-je mal exprimé, ou ta mémoire est-elle en défaut ? A bien des mois de distance, je ne saurais affirmer l'un ou l'autre, en tout cas, je tiens à préciser qu'il ne s'agit ici que d'un cas particulier, que d'une famille déterminée dont le nom me venait aux lèvres pendant notre conversation. Cas tout à fait typique du reste, car le satané gosse était bien, pour son entourage, le plus atroce tyran que le monde ait connu, rentrant à la maison les pieds boueux, grimpant ainsi sur les meubles, barbotant, à table, dans le plat, j'en passe et des plus belles. Tout ceci sous l'œil des parents qui n'élevaient que de molles protestations, dont le drôle, du reste, se moquait éperdument. Il n'est pas douteux que la pensée seule de ces événements me met immédiatement en esprit la fameuse méthode du coup de pied au cul, mais tout le monde a déjà compris, que c'est à l'égard des pères et mères que mes sévices voudrait s'exercer. Tout de même, je le répète, c'est là un cas absolument particulier, dont je suis loin de faire une généralité. Pourtant, comme Laumière a raison lorsqu'il dit que ce sont les parents qui devraient aller à l'école.

De tels parents s'efforcent de croire, et de faire croire, qu'ils agissent ainsi afin, en laissant à leurs enfants toute liberté, de favoriser le développement de leur personnalité. En réalité, cette attitude est, le plus souvent, due à une faiblesse, à une paresse même, de leur esprit. C'est qu'ils manquent du courage nécessaire pour s'imposer, à eux-mêmes, le travail incessant, fait tout à la fois de douceur et d'énergie, d'observation, de perspicacité, de patience et d'amour, que nécessite l'éducation de l'enfant. Entre nous, la liberté a bon dos. Pensent-ils, ces parents-là, que la liberté va leur tomber du ciel, à eux et à leurs rejetons, comme une manne ? La liberté n'est pas une chose si commune, si simple à acquérir, si facile à porter, sa conquête exige du courage et sa possession une lutte intérieure constante. C'est pourquoi il est nécessaire que l'enfant, dès son plus jeune âge, comprenne, par l'attitude même de ses éducateurs, cette nécessité de lutte sans merci contre soi-même, et ce n'est pas en lui laissant faire tout ce qui lui plaît, qu'on atteindra ce but. Qu'ils me fichent la paix avec leurs histoires de liberté, ces gens-là ; ce sont des paresseux, voilà tout.

La gifle ou le coup de pied au cul, distribués à tort et à travers, comme c'est le cas le plus fréquent, sont aussi des solutions de facilité à la portée des premiers crétins venus. Autre chose est d'analyser psychologiquement le geste d'un enfant et de régler son attitude en conséquence.

Les parents violents adoptent par tempérament une attitude différente, opposée même, à celle des premiers ; il n'en sont pas moins au même titre qu'eux des fainéants tout simplement.

Voilà ce que tu as oublié de dire, mon cher Sergent, et cela me semble important, car tel quel, ton papier n'est que d'un bon petit bourgeois obsédé par la marmaille.

Ceci dit, peut-on affirmer qu'en aucune circonstance les parents n'auront, pour la bonne éducation de leurs enfants, à employer des méthodes coercitives ? Je t'ai dit que non, et je le répète ici, mais faute d'avoir commenté cette déclaration,

comme j'ai dû le faire au cours de notre conversation, tu risques, mon petit Alain, de me faire passer pour un dompteur. Tout de même !

Tout le monde sait bien que l'état d'esprit des enfants est, en général, absolument différent, suivant qu'on le situe dans le milieu scolaire où dans le milieu familial ; un instituteur qui a la charge de 30 ou 40 bambins ne peut les conduire selon les mêmes méthodes que le père qui en a deux ou trois.

Je ne suis pas instituteur, je ne peux donc pas parler de l'éducation scolaire, mais notre situation à la campagne, et peut-être aussi d'autres considérations, ont fait qu'au cours de notre vie déjà longue, nous avons eu, ma compagne et moi, à nous occuper, en plus des nôtres, d'autres enfants et cette position devant une bonne quinzaine de sujets différents, nous a permis de nous rendre compte de l'impossibilité d'élaborer une méthode d'éducation standard, et c'est pourquoi je me permets de sourire lorsque j'entends un camarade qui a élevé un ou deux enfants, souvent de même tempérament, ou même qui n'en a pas eu du tout, se permettre d'énoncer des sentences sur l'éducation.

Nous n'avons jamais manqué d'user des méthodes de persuasion et de donner souvent de patientes explications ; mais devant tel ou tel sujet, nous fûmes bien contraints, à moins de nous voir rapidement déborder, d'user parfois de la manière forte, et si la chose ne me semblait pas fastidieuse et superflue, je pourrais conter des dizaines d'anecdotes qui, je pense, laisseraient perplexes ceux qui se courroucent à la seule pensée qu'un père a pu, une fois dans sa vie, caloter son enfant.

LE GRAND-PERE.

(Réponse au grand-père)

Je ne vois guère de différence entre la conception de l'ami Bachelet, le grand-père, et la mienne.

Ai-je paru faire l'apologie du coup de pied au cul en matière d'éducation ? Dans ce cas, ce n'est que maladresse de ma part. Bien sûr, il faut employer, avant tout, la douceur, la patience, etc. Mais on a dit tout cela si souvent, sans montrer que rien ne valait, avec la plupart des enfants, qui ne s'appuyait sur la fermeté... (ne pas confondre avec l'emploi de la schlague, ni même l'usage des calottes). Et je continue à croire que, de nos jours, la plupart des parents déforment leurs enfants, en ne sachant pas leur montrer que tout droit comporte un devoir, toute liberté une limite. Je n'ai qu'à ouvrir les yeux pour le constater. Et si je le regrette, ce n'est pas pour moi, car je m'arrange toujours, afin de ne pas « être excédé par leur marmaille », mais pour ces enfants eux-mêmes dont pas mal deviendront des malheureux, des inadaptés, des asociaux. Car, c'est à cet âge que se fait l'apprentissage de la vie, dont la principale leçon consiste à nous faire connaître que les autres existent et que l'individu ne jouira jamais de la liberté d'un Robinson sur son île déserte.

Apprentissage qui comporte parfois, comme le dit Bachelet, le recours à des méthodes coercitives. L'arbuste qu'on flanque d'un tuteur pourrait employer cette expression. Pour moi, j'appelle cela des méthodes correctives. — A. S.

Des jeux, alors que la guerre menace.

Quelques députés prirent l'initiative, fin de l'autre année, de proposer au vote de leurs collègues un statut visant les objecteurs de conscience, ce qui entraînait inévitablement l'élargissement des objecteurs emprisonnés. Une majorité substantielle semblait acquise au Palais-Bourbon à cette double mesure ; n'empêche que rien n'a été fait en ce sens. C'était le moment pourtant, puisque la guerre menace à nouveau, de se pencher sur un problème extrêmement pacifiste et de le résoudre raisonnablement.

Mais pourquoi se gênerait-on, personne ne bronche et les foules, alors que la paix se trouve en danger, ne se rassemblent que pour acclamer le Tour de France.

Recherche de l'homme

VIRTUALITÉS DE LIBERTÉ

S'il est vrai que l'homme paléolithique, asservi à un complexus mystico-magique, a été libéré par les bouleversements climatiques de la fin du glaciaire ; s'il est vrai qu'arraché du territoire ancestral il a pu, dans les aventures de la migration, lacérer l'étroite tunique des coutumes qui l'enserrait, toute son évolution ne s'explique pas ainsi. Il emportait avec lui une bonne part de ses croyances et, sans doute, eût-il bien vite reconstitué une chaîne à peine nouvelle sans un déterminisme congénital lui imposant une évolution. Comment rendre compte de ce déterminisme ?

Des très anciennes sociétés nous ne savons rien que par hypothèse et comparaison. Aussi riche que soit devenue en un siècle la documentation ethnographique, on ne la peut étudier et en tirer une leçon que par la méthode incertaine de l'analogie. Les races disparues, sociétés désagrégées au cours des millénaires ne sont que lointainement apparentées aux races attardées qui servent à la comparaison. Et celles-ci, même parmi les moins évoluées, ne laissent pas de nous apparaître adultérées peu ou prou au moment où en fut commencée l'étude méthodique.

Gardons-nous donc de tirer, d'une généralisation approximative, plus que les conclusions qu'elle comporte avec un minimum de certitude.

Ce minimum, c'est l'adhésion unanime et partout rencontrée à la pensée mystique du clan ; c'est la soumission nécessaire aux rites et coutumes que cette pensée implique, soumission imposée bien plus par la croyance dominant chaque individu que par la contrainte du milieu.

Ce qui est également certain, c'est le rôle inhibitif et conservateur que jouent les rites, dont la nature et les attributs demeurent semblables à eux-mêmes dans les religions modernes.

L'incertain, le difficile à déceler, c'est ce déterminisme psychologique tendant l'individu vers son autonomie. Quelle que fût la rigueur de la loi communautaire, une probabilité s'impose cependant quant aux virtualités contradictoires d'indiscipline qui ont bien dû parfois fomenter quelque trouble au sein du groupe. En dépit de la croyance, en dépit des rites, il est un aspect instinctif de la nature humaine qu'aucune contrainte n'a jamais totalement annihilé, une impulsion innée d'indépendance, également observable chez l'animal, et qui se manifeste à toute occasion. On l'appellerait le goût incoercible de la liberté si un instinct contraire, trop souvent constaté : l'aptitude à la soumission, n'incitait, au stade originel, à n'envisager les tendances libres que comme des virtualités fort indécises.

Incontestablement, celles-ci se sont néanmoins affirmées au cours du mésolithique européen et, surtout, méditerranéen. Leurs conquêtes s'inscrivent dans les arts utilitaires et dans les signes-témoins de l'évolution religieuse au cours du néolithique. Il est plus malaisé de saisir ce que fut le milieu social jusqu'aux temps protohistoriques et quelle évolution accomplit la mentalité humaine. Ici encore, on est tenu d'en appeler à la comparaison.

Un parallélisme, relativement valable, s'offre à nous chez les peuples mélanésiens. Sous réserve de l'écart, sans doute considérable, qu'on peut imaginer entre l'intelligence néolithique du blanc, tout particulièrement doué et impulsé par les conditions du milieu physique, et l'intelligence du Mélanésien, néolithique attardé, nous avons affaire à une race qui est loin des mentalités inférieures. Elle se présente à nous au temps même où s'opère en ses tribus le lent passage du droit maternel au droit paternel et où, par conséquent, la loi totémique a cédé en plus d'un point sans avoir perdu toute l'efficace de ses corollaires magiques.

UN TEMOIN VIVANT : LE MELANESIEN.

Si nous en croyons les relations d'un anthropologiste consciencieux sinon impartial en ses vues, le professeur Mali-

nowski, de Londres, et les documents de première main qu'il a recueillis durant ses séjours chez les insulaires du nord-ouest de la Mélanésie (Cf. *Mœurs et Coutumes des Mélanésiens*), nous en dégageons l'impression que les premières démarches tendant à rompre avec un grégarisme formel obéissent à des mobiles du plus élémentaire des égoïsmes, comme on pouvait s'y attendre. Leur conséquence, significative quant à la formation de la personnalité, est un sentiment extrêmement vif de vanité sociale. Ne nous étonnons donc pas si le chemin sera long, difficile et les étapes décevantes avant que l'homme découvre en lui et dégage pleinement les richesses morales d'où il tirera sa vraie grandeur et ses joies sereines. Plus difficile encore sera l'effort qui le conduira aux bénéfiques synthèses des forces mécaniques créatrices de bien-être et des forces morales à la fois dynamiques et pacificatrices, libérées des phantasmes et des exaltations passionnelles chargées de fanatisme. Que d'obstacles à vaincre pour que, demeurant soumis à la sûre loi de sa nature, il apprenne à s'agrandir sans cesser d'être soi-même ; pour qu'il apprenne l'art de vivre qui est d'épanouir une beauté intérieure, souple et bienveillante, dans l'équilibre heureux des contraires conciliés ; pour qu'il transmue l'égoïsme primaire en un égotisme conscient de sa grandeur, compréhensif de son intérêt profond jusqu'à s'enrichir d'altruisme ; pour que la fierté de soi lui fasse rejeter la mesquinerie des rangs et la vanité des prestiges.

Mais c'est là anticiper trop sur des conclusions que la matière de cette enquête ruinera peut-être. Revenons donc prosaïquement à nos bons Mélanésiens, si curieux pour nous en ce qu'ils n'ont pas eu le temps d'oublier que manger la chair d'un homme est, à un certain âge de l'humanité, un acte mystico-social si parfaitement pieux, si hautement nécessaire aux transmutations des forces, que s'en trouve rédimé le plaisir qu'y goûte, par voie conséquente, la naturelle gourmandise. Que celui qui jamais ne mêla l'intérêt aux choses de la religion leur jette la première pierre. Encore devra-t-il se souvenir que coule en ses veines un peu de sang des anciens blancs qui, comme tous les hommes, furent anthropophages.

LE FAIT INDIVIDUEL CONTRE LA REGLE COLLECTIVE.

Nous choisirons de suivre le professeur Malinowski en raison d'une certaine opposition entre sa méthode et celle de la plupart des anthropologistes à qui nous devons de connaître mieux la structure des sociétés primitives. Ainsi n'est-il pas suspect d'abonder dans le sens où nous sommes engagés et sa leçon me paraît particulièrement pertinente quand je le vois contraint par les faits de confirmer incidemment ce que tente de nier sa théorie.

Selon ses vues, les « faits » sur lesquels se fonde la sociologie primitive de l'école de Paris, entre autres, ne seraient en vérité que des « principes ». Les « faits réels » en divergent considérablement et, loin que l'indigène mélanésien soit passivement soumis au « sentiment de groupe » et se sente impérativement engagé par la « responsabilité collective » de son clan, il s'efforce, aussi souvent qu'il lui est loisible sans préjudice personnel, d'échapper à ses obligations. De même, les rapports à l'intérieur d'un clan ou d'un sous-clan comme les rapports entre les clans obéissent, non pas à des dispositions coutumières invariables, mais à des coutumes susceptibles d'aménagements et d'adaptation aux conditions qui les commandent. Ce sont, en quelque manière, des « lois civiles », nullement subordonnées à la mystique du clan.

Ces constatations *in vivo* que l'on ne conteste pas appellent seulement une interprétation sans parti pris et celle-ci nous livre accès aux formes de passage d'une civilisation à une autre où nous percevons déjà une libération des rapports d'ordre économique. En effet, les observations de Malinowski portent sur une société que l'on peut qualifier de relativement primitive, mais en prenant soin d'y relever les marques d'une considérable évolution — en partie accomplie — et qui se continue en s'accélérant sous l'influence de nos interventions. On s'étonne qu'un observateur, dont la pertinence est évidente, se laisse entraîner, dans un judicieux souci de corriger des vues parfois trop absolues, à confondre lui-même des stades d'évolution nettement tranchés. C'est un entraînement de cet ordre, issu cette fois d'un souci de

conformisme religieux, qui fit naguère prêter aux mêmes Mélanésiens, par le missionnaire Codrington, des sentiments de pudeur sexuelle dont la nature leur était tout à fait étrangère avant que les missions n'eussent troublé leurs primitives certitudes.

Qu'un indigène, interrogé en passant par un enquêteur sur ce qu'il fera dans tel ou tel cas, réponde en indiquant ce qu'il « ferait » s'il se conformait à la tradition idéale alors qu'il fera en vérité tout autre chose est certes, pour qui s'en tient à cette réponse, la cause d'une erreur d'importance quant à l'étude des coutumes « actuelles » d'une société. Il ne s'ensuit pas que la tradition ainsi maintenue dans le principe n'a jamais correspondu à une réalité. C'est le contraire qui semble vrai lorsque l'indigène la rappelle comme une loi qu'il « devrait » suivre et c'est cette interprétation qui vaut pour l'étude des sociétés disparues. Le professeur Malinowski lui-même nous incline précisément à tenir ces données de tradition pour l'expression de *faits* antérieurs en nous rapportant maintes constatations qui confirment la survivance des plus caractéristiques d'entre eux. Ceux-là sont justement tous les faits sociaux relevant des catégories religieuses ou magiques (mariage exogamique, rites funéraires, règles magiques de construction). Nous voyons que le rôle du sorcier demeure efficace et redouté, que les tabous sont observés ou, tout au moins, respectés en toute matière qui relève de la croyance ou des prescriptions encore en vigueur de la loi totémique du clan. Bien mieux, l'observateur note expressément que certaines règles comportant des *sanctions sociales au moment de son enquête* s'appuyaient, *primitivement*, sur des *sanctions surnaturelles*. On ne saurait marquer plus clairement que nous sommes en présence de sociétés primitives en cours de mutation. Parce que ces instinctifs commencent de raisonner et d'agir d'une manière proche de la nôtre, un dualisme social et religieux apparaît naturellement là où le social et le religieux étaient et sont encore parfois confondus. Le tabou cède mais sa régression prouve sa rigueur ancienne.

Si, donc, les considérations qui nous ont guidés trouvent leur confirmation dans des observations de première main qui tendent à les restreindre et les minimiser, nous ne pouvons mieux imaginer ce que fut, chez les néolithiques de race blanche, le passage de l'ancienne loi à la nouvelle qu'en notant les formes de ce passage chez les néolithiques attardés.

Au premier rang des facteurs de dissolution des règles coutumières, tout naturellement apparaît l'incoercible adversaire des conformismes sociaux: l'amour; l'amour qui n'est encore le plus souvent, à ce stade mental, que l'attrait sensuel, parfois une passion charnelle, mais qui n'en est que plus violent en ses impulsions instinctives. Il s'est attaqué, chez les Mélanésiens, à l'institution totémique fondamentale : le mariage exogamique, et, s'il ne l'a pas détruite, du moins a-t-il enfreint ses tabous.

La prohibition de l'inceste totémique, c'est-à-dire l'interdiction des rapports sexuels entre membres d'un même totem est l'un des tabous les plus rigoureux. Elle est cependant ouvertement violée de nos jours ; non pas dans le mariage, institution sociale que protègent encore la coutume et l'opinion publique, mais dans les rapports extraconjugaux : adultères et frasques de la jeunesse. La liberté sexuelle des filles, générale parmi ces sociétés, ne prête à aucune critique. Leur libertinage, aussi longtemps qu'il ne heurte pas la loi exogamique, ne donne lieu à aucune censure. Mais à présent — alors que l'on commence à blâmer l'inceste vrai entre consanguins, naguère ignoré — on feint de ne pas remarquer les rapports amoureux d'une fille avec un « frère » de totem ou les rapports adultérins, pourtant réprouvés. Toutefois, la coutume reste assez vivante pour entraîner des sanctions si, par exemple, l'intervention d'un fiancé ou d'un mari lésé provoque un scandale. La feinte n'étant plus possible, on revient à l'orthodoxie. Le galant n'a d'autre issue, pour se délivrer d'un ostracisme qui lui rendrait la vie intenable, que de s'en évader par le suicide. L'attirance amoureuse brave ce risque comme elle bafoue la tradition. Celle-ci subsiste néanmoins et est assez forte pour nous permettre d'en prendre leçon.

Charles-Auguste BONTEMPS.

Du côté des Folies Bourbon

Les fils d'archevêque promus au rôle de chefs de gouvernement en ont de bonnes ces temps-ci. Oyez plutôt : « La France, Messieurs, a les yeux fixés sur vous ! » qu'il dit, M. Pleven.

On a déjà entendu cela quelque part. Et c'était peut-être vrai, au temps où le brave électeur, conscient et pas forcément organisé, accordait un haut prix à son bulletin de vote, au temps où le corps électoral, tout fraîchement constitué par des textes aux apparences démocratiques, pouvait se croire souverain.

Averti, non par son intelligence, qui lui fait trop souvent défaut, mais par l'instinct qui le porte à se méfier d'être dupe, le corps électoral sait aujourd'hui que les Parlements qui ont mission de gérer ses affaires sont envahis par des pipeurs de suffrages, dont la préoccupation majeure est de gérer les affaires de leurs petits copains.

Et nous voyons « la France » les yeux fixés sur les « Géants de la route », ou sur telle vedette de cinéma, ou sur les batailles coréennes (prélude à de plus chaudes rencontres internationales, sans doute), ou sur les denrées de première nécessité que de fortunés imbéciles sont en train d'accaparer ; quant à jeter un coup d'œil du côté des « Folies-Bourbon », la France n'en a point le loisir. Et les pantins désarticulés qui les hantent peuvent bien s'agiter pour faire croire qu'ils n'ont d'autre souci que le bien public : « Cause toujours... » dit l'électeur.

Entre nous, à qui faire confiance ? On a beau manquer de mémoire (tel maréchal dixit), on se souvient tout de même que MM. Vincent Auriol, Jules Moch, Guy Mollet, Félix Gouin et *tutti quanti* étaient des socialistes et que la doctrine socialiste se promet avant tout de substituer, au gouvernement des hommes, l'administration des choses. Accessoirement, elle parle aussi d'un certain internationalisme, lequel ne se comprend pas s'il ne s'accompagne d'un certain antimilitarisme, le tout se couronnant d'une nécessaire égalité dans la répartition des biens.

« Pure utopie que tout cela », ont dû penser nos bons candidats, qui sont avant tout des « réalistes ». Et, verbalement ennemis du pouvoir, ils s'en partagent néanmoins les prérogatives, ils « participent », ils « soutiennent », ils se mettent à la page.

Et qui voit-on présenter à la tribune un programme massif d'armements, un plan quinquennal de construction d'avions bombardiers, de chars de combat et de navires de guerre ? Un socialiste, M. Jules Moch, ni plus ni moins. Oh ! bien sûr, le ministre n'oublie pas le petit couplet où il est question de laisser quand même intactes les conquêtes sociales et de continuer la lutte contre les taudis (*sic*)... Singulière façon d'administrer les choses ! Mais s'étonnera-t-il qu'un socialiste sincère le considère comme un petit plaisantin et ne daigne fixer les yeux sur lui que pour mesurer à quel point M. Jules Moch se paie sa tête ?

A l'égard de ceux qui, sans se recommander de la doctrine socialiste, promettent cependant, en période électorale, une saine gestion des affaires publiques, quelle attitude adopter, après cinq ans de cafouillage et de prévarications, sinon celle du mépris et de l'abstentionnisme ?

Alors, les yeux fixés sur vous, Messieurs Pleven and Co ? Sans blague ? C'est-à-dire qu'on vous tourne le... dos, sauf le respect dû aux honnêtes gens, en attendant que vous compreniez qu'on en a marre de votre figure.

Et n'allez pas supposer que nous accordions davantage crédit à vos « honorables » adversaires d'extrême-gauche. Pour ce qui est de la démagogie, ils peuvent encore, ceux-là, vous rendre des points. Le communisme, dont rêve tout homme respectable, tout vrai disciple, M. Pleven, de votre Seigneur, n'a rien à voir avec les combines fabriquées par le « Génial Père des Peuples » dont les cent quatre-vingt et quelques opposants à votre gouvernement sont ici les représentants naïfs ou fripouillards. « L'Appel de Stockholm, qu'ils disent, n'est pas un « truc » communiste. » Dame, on le sait bien, puisque c'est un « truc » stalinien ! Il n'y a que les pauvres couillons de la base pour confondre stalinisme et communisme. Les Maurice, les Jacques et les Florimond ne s'y trompent pas et ils savent pourquoi, lorsqu'on est vraiment communiste, on a quelque raison de se méfier du « Génie » de leur grand patron, Torquemada, Satrape et Méphisto réincarnés.

Alors, pas plus les yeux fixés sur la droite, le centre, que sur l'extrême-gauche, mais les yeux fixés au delà, par-dessus vos vilaines petites teitgen et de fils du peup', vers un havre au ciel nettoyé des nauséabondes fumées où vous manigancez votre réélection, vers une « terre promise » où les fils d'ar-

chevêque se borneront à la vie contemplative et foutront la paix à « la France », où les gars de vingt ans ne seront plus tous les dix ans conviés à remettre sac au dos, où les multitudes ne redouteront plus la fuite au hasard sous la menace des bombes atomiques, où la VIE sera enfin possible.

Et si, pour le moment, « la France » a quelquefois les yeux fixés sur vous, Messieurs du Grand-Guignol-du-bout-du-pont-de-la-Concorde, c'est pour vous exprimer sa colère et sa réprobation et non pour vous interroger sur vos intentions constructives, dont elle vous sait désormais totalement incapables.

Robert PROIX.

REVUE DES LIVRES par Serge

P.-J. PROUDHON. — *Lettres de Proudhon à sa femme.* (Grasset, 390 fr.)

Ces lettres constituent un document curieux et, pour beaucoup, assez inattendu, tant il est admis que le philosophe anarchiste fut un contempteur affirmé de l'amour et des femmes.

Ceux qui connaissent mieux Proudhon ne le situent pas, cependant, sur le même plan que le fantaisiste Sylvain Maréchal qui, dans son burlesque « projet de loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes » affirmait que les cuisinières qui ne savent pas lire sont celles qui font la meilleure soupe. Il ne faut pas oublier que Proudhon a écrit aussi dans sa « Pornocratie » : « Ou l'homme et la femme, considérés dans leur triple manifestation physique, intellectuelle et morale, sont égaux en toutes leurs facultés... ou bien, ils sont seulement équivalents, chacun ayant en prédominance une prérogative spéciale... Il n'y a pas un troisième système. »

Ce texte de Proudhon nous permet d'accueillir sans surprise ces lettres écrites au hasard des séparations dues à la prison, à l'exil et à la maladie et qui révèlent la plus émouvante des vies familiales.

Jean ROUSSELOT. — *De quoi vivait Verlaine.* (Ed. des Deux Rives, 175 fr.)

Jean Rousselot, en des pages singulièrement vivantes, évoque la vie villonnesque et douloureuse du « poète des hôpitaux ». Il apporte ainsi une explication de cette vie d'un homme que le trop-plein de musique en sa tête a grisé ; un trop-plein dont la « Providence » le gratifia avec la même préméditation insondable qu'elle met à créer des humains hémophiles, des poissons sans yeux, des oiseaux incapables de s'envoler quand ils ont chu sur le sol.

L. CAMPION. — *Le Petit Campion.* (Editions S.A.P.R.A. 200 fr.)

Ces poèmes facétieux, précédés d'un lexique qui donne de savoureuses définitions des doctes mots qui ornent la langue, sont toujours de cette veine à la fois joyeuse et cinglante qui distingue les productions de notre ami Campion.

Que de reniements !

Imperturbables, les quotidiens nous ont informés de l'inauguration, sous la présidence de Vincent Auriol, du monument élevé à Sampigny, à la mémoire de Raymond Poincaré.

On se pince pour bien se persuader qu'on ne rêve pas.

Vincent Auriol, disciple de Jaurès, inaugurant la statue de Poincaré ! On aura tout vu !

Mais les hommes de notre génération en sont-ils à ce point de déficience sénile que le fait de voir Vincent Auriol en pareille compagnie ne les révolte pas ?

Les socialistes, même de « gouvernement », n'ont-ils plus en mémoire la lutte ouverte, opiniâtre, incessante, que se livraient voici quarante ans, le tribun languedocien, porte-parole du socialisme, et l'avocat lorrain du comité des forges ? Ont-ils définitivement effacé de leur esprit le souvenir de cette fine assertion de Mme Poincaré, déclarant dans un salon mondain que pour rappeler le peuple de France à une juste compréhension de ses devoirs, il faudrait assassiner Jaurès ?

L'union sacrée à sens unique, pratiquée par nos « socialistes », les conduit de plus en plus vers les concessions humiliantes, les compromissions honteuses. Et de voir Vincent Auriol pousser la complaisance jusqu'à présider l'inauguration du monument au grand responsable de la guerre de 1914 (Ribot et Jaurès dixit) et de celle de 1939, dont tous les ferments étaient inclus dans le traité de Versailles, œuvre de Poincaré et de ses acolytes, nous éclaire singulièrement.

Réponse aux bonshommes Chrysales

Sans être des croyants du mythe de l'éternel retour des choses, force nous est bien de constater qu'il existe des problèmes qui se posent suivant les mêmes données aux générations successives. Le jugement de valeur porté sur l'époque en cours est l'un de ceux-là. A tous les échelons de l'histoire on trouve des contempteurs et des admirateurs du « siècle » (le « siècle » se limitant de plus en plus du fait de l'évolution toujours accélérée). Mais il est trop facile d'expliquer cette situation par un simple recours aux éternelles étiquettes que certains croient aptes à justifier toutes les contradictions. L'opposition entre « jeunes » et « vieux », « la soif de l'avenir » et « la nostalgie du passé », « progressistes » et « conservateurs » est sinon erronée, du moins insuffisante. La majorité des hommes ne jugent pas suivant leur sentiment ou leur opinion personnels mais établissent leur attitude et leur conception suivant une image-norme établie par la tradition. C'est là l'origine du snobisme. Il sied à un jeune homme de bonne famille d'avoir une jeunesse agitée de même qu'il lui siera trente ans plus tard de glorifier le confort bourgeois. Même snobisme qui ne fera que s'estomper de l'état actif à un état passif. Le jeune zazou du Boul' Mich' sera un fervent de l'existentialisme sans en avoir jamais connu autre chose que la chemise sale et l'air tourmenté. Au même titre sa grand' tante, chaisière à Saint-Sulpice et le colonel Machin, ami de la famille, condamneront Sartre avec vigueur sans en connaître autre chose que son excommunication papale.

Je ne veux pas tenter ici l'analyse de cette forme bourgeoise de l'imbécillité. Mais il faut bien avouer qu'elle explique quelque peu l'opposition classique entre le jugement de deux générations ou de deux époques.

Le mérite de Pierre-Valentin Berthier dans son article « le triomphe de Monsieur Trissotin » paru dans le numéro 20, est d'avouer son échec dans sa tentative d'appréciation de la forme poétique moderne. Il est toujours humiliant d'avouer son incompréhension quand on a le désir de comprendre. Berthier n'est donc ni de ceux qui ne cherchent pas à comprendre ni de ceux qui prétendent avoir compris et bégayent en mesure une poésie qui leur est étrangère pour se déguiser en initiés. Convaincu de sa sincérité, je n'emploierai aucun des arguments subjectifs qu'il prête par anticipation à ses contradicteurs. Je ne l'accuserai pas d'esprit rétrograde (par rapport à quoi pourrait-il être rétrograde ?) J'ai dit plus haut que la distinction entre « réactionnaires » et « révolutionnaires » était insuffisante. Il est permis de préférer une culture passée à la culture actuelle sans être pour autant conservateur. Encore faut-il que cette préférence réponde à un sentiment intérieur, à un jugement personnel et ne se réfère pas à une tradition. Si pour mon compte je préfère la forme poétique moderne, ce n'est pas parce qu'elle est moderne mais parce qu'elle parle davantage à mon cœur comme à mon esprit.

J'admets facilement qu'une comparaison entre la poésie et la géométrie ne vaut rien et que l'art en valeur ne suit pas nécessairement la courbe du progrès technique. Je regrette en premier lieu que Pierre-Valentin Berthier ne juge pas les poètes modernes en toute objectivité et cherche à les minimiser avec une ardeur toute polémique. A toutes les époques littéraires on trouve des poètes inconnus qui « ânonnent dans le désert ». Il suffit de parcourir les chroniques littéraires publiées au XIXe siècle pour s'en convaincre. On y trouve mentionnés bien des noms maintenant ignorés. Un même sort atteindra sans doute « le grand poète Joachim Troachoum » mais dire, comme le fait P.-V. Berthier, que les poètes d'aujourd'hui sont ignorés et que «la postérité n'aura pas de peine de les oublier, nul ne les ayant connus » me semble insoutenable. Eluard, Claudel, Breton, Prévert, Aragon et bien d'autres resteront dans l'histoire littéraire tout comme Lamar-

tine, Hugo, Vigny et Baudelaire y sont restés. Les traiter « d'imposteurs, de funambules, de pétomanes et d'abscons » n'y changera rien. Il est d'ailleurs facile de trouver de tels qualificatifs colorés mais cela ne fait pas avancer le problème d'un pas.

Vouloir juger la poésie moderne d'après les divagations des snobs (Joachim Troachoum) qui croient avoir du talent parce qu'ils utilisent le langage hermétique à la mode, c'est vouloir juger le romantisme d'après les dandys de 1830 (Ernest Durand) qui se croyaient poètes puisqu'ils s'essayaient à jouer les Werther. Ou encore c'est juger le XVIIe siècle d'après M. Trissotin. Car, n'en déplaise à P.V. Berthier, l'ambition de Trissotin (dont les rimes sont une caricature du style classique et non du langage hermétique) c'est d'égaler Corneille tout comme Joachim Troachoum veut se hisser au niveau d'Eluard et Ernest Durand singer Musset. Mais de même que le ridicule de Trissotin n'atteint pas Boileau, les fantaisies des zazous de Saint-Germain-des-Prés n'enlèvent rien au génie poétique d'André Breton.

Je sais que les adversaires de l'école moderne me rétorqueront que s'il leur est facile de différencier Trissotin et Boileau, ils ne parviennent pas à saisir ce qui peut séparer un quelconque Troachoum des « génies » de ce siècle. Pour qui est sensible à la poésie moderne, le partage est pourtant bien facile. Alors que les uns ne cherchent qu'à imiter une forme extérieure dont ils n'ont pas saisi l'essence, les autres font appel à une expérience, à un sentiment internes et c'est en quoi ils sont poètes.

P.-V. Berthier nous dit que « dès son plus jeune âge, il a dévoré les poètes avec une véritable passion » ce qui explique quelque peu son incapacité à goûter la poésie moderne. Il a acquis une « culture » poétique, conséquente d'un goût de l'analyse et d'une habitude. Le fait que la poésie classique parle à son cœur (par le sujet) et à son esprit (par la forme) lui indique qu'elle est la véritable poésie. Or l'art moderne a renversé précisément les fondements de cette double émotion en parlant souvent au sentiment par la forme et à l'esprit par le sujet.

Victor Hugo en écrivant « Les Pauvres Gens » a touché le cœur de la masse en lui racontant « une belle histoire » et ravi l'élite par la technique poétique qu'elle dissèque soigneusement. A l'opposé lorsque Prévert écrit :

L'homme titube
Et dans l'intérieur de sa tête
Un brouillard de mots
Un brouillard de mots...
Sardines à manger
Œuf dur, café crème
Café arrosé rhum
Café crème
Café crème
Café crime arrosé sang !...

vouloir commenter les rimes et la ponctuation conduit inévitablement à un échec. L'affirmation de Lautréamont suivant laquelle « la poésie doit être faite par tous » prend tout son sens. Une culture poétique gêne beaucoup plus qu'elle n'aide pour l'appréciation d'un texte moderne. Il nous faut apprendre à écouter parler le poète librement, au delà même de ce que l'éducation nous a fait admettre comme naturel et qui n'est en fait qu'un fruit artificiel de la culture. Un pêcheur ne parle pas comme Victor Hugo mais un homme qui a faim rêve comme Prévert. Comment affirmer alors que la poésie moderne est une poésie d'initiés ? Quand je lis pour ma part (Raymond Quéneau) :

« *Nuit de poix, nuit de bitume, nuit sans étoile, — Nuit qui du haut des montagnes descend comme la lave et va combler les gouffres — Nuit unique et totale embrasant le ciel de ta flamme obscure, nuit rapace dévorant les montagnes, — Nuit aride, immense nuit, nuit d'inquiétude, — Nuit de pierre, grande nuit minérale de l'espace...* »

J'y trouve une somme de poésie beaucoup plus intense, beaucoup plus spontanée que dans n'importe quelle série de vers célèbres, rimés et cohérents. On est libre de préférer : « Lorsque le pélican lassé d'un long voyage... » mais les aristocrates de la plume, les poètes de l'élite ne sont peut-être pas du côté où P.-V. Berthier les voit.

On distingue couramment en l'homme une part de rationnel (acquis) et un élément irrationnel (congénital ?). Je ne suis pas personnellement un mystique et je passe même pour très rationnel. Mais si je n'admets pas l'infiltration du mystique

dans le domaine de la science (que ce soit technique ou sociologie) et si je fais toute confiance à la raison pour régir le monde, je ne nie pas pour autant l'existence de l'irrationnel chez l'homme et c'est dans l'art que je vois sa manifestation. Dès lors, qu'on ne vienne pas me parler de « comprendre » l'art. J'ai entendu quelque part cette réplique pertinente d'un admirateur de Picasso : « Picasso ne veut pas faire un navet qui ressemble à un navet, mais un navet qui sente le navet ». La poésie moderne est poésie du rêve de l'homme, de liberté et d'imagination et c'est pourquoi la cohérence logique est indépendante de la poésie. Si on estime que le critérium de la valeur d'une peinture est sa ressemblance avec l'objet représenté, il faudrait admettre que l'art pictural disparaîtra avec un développement perfectionné de la photographie en couleur, ce à quoi personne ne songe sans doute. La poésie a une place toute spéciale dans l'art. Dans sa forme elle est vassale de la musique. Par son fond elle est sous-produit de la littérature. Or si on songe à comprendre la littérature, qui penserait à analyser sérieusement la musique ? La référence au pouvoir d'évocation n'explique rien. Pourquoi tels sons combinés évoquent le lever du jour par exemple ? Pourquoi telle série d'autres sons fera naître dans notre esprit l'image d'un paysage champêtre ou toute autre image qu'aucun son ne devrait précisément évoquer ? Voilà des mystères que personne n'a jamais songé à résoudre. On les admet comme partie de l'univers merveilleux. Mais pourquoi ne pas admettre qu'une suite de mots puisse d'une manière analogue être une source de pensées et d'images ? J'entends déjà la réponse : s'il en est ainsi tout le monde peut être poète en alignant bout à bout des mots ou des phrases n'ayant aucun rapport des uns aux autres. Aucun rapport ? Tout beau ! comme dit l'ami Berthier. Pourquoi tel mot a-t-il entraîné telle phrase plutôt que telle autre ? Hasard ! direz-vous. Mais qu'est-ce que le hasard ? Les croyants font appel à Dieu pour expliquer tout ce qui les embarrasse. C'est pratique et tranquillisant. La providence et le hasard jouent le même rôle. L'école surréaliste admet qu' « il n'y a pas de hasard objectif » en quoi j'estime qu'elle a bougrement raison. La pensée elle-même est une suite d'éléments dont l'enchaînement semble dû aussi à un hasard mais qui constitue en fait quelque chose d'analysable. Un tiraillement d'estomac amène le mot « faim » qui peut évoquer successivement les idées-images de légumes, de Félix Potin, du copain qui y travaille, du régiment où on l'a rencontré etc... Toute poésie qui tentera de traduire cette évolution inconsciente est donc au fond aussi cohérente que celle qui suit les voies de la pensée « consciente ». Elle est de plus beaucoup plus naturelle. Retrouver l'homme véritable sous la gangue de l'éducation sociale est une expérience qui vaut d'être tentée que ce soit dans le domaine de l'exploration psychologique (psychanalyse) ou dans celui de la libération poétique (surréalisme).

Mais le fait que cette expérience est accessible à chacun de nous, n'exclut pas l'existence du génie. Si tout le monde est capable d'écrire une série de notes sur une portée ou surtout d'émettre une suite de sons divers « au hasard » cela ne signifie pas que le génie musical est une faculté générale. Il en va de même pour la poésie moderne. Alors que certains ne traduiront jamais qu'une expérience interne, d'autres seront doués en outre d'un pouvoir d'évocation. Le propre du génie sera de faire naître spontanément des images heureuses ou une suite harmonieuse de mots.

Dans toutes les formes de poésie le génie est d'ailleurs de même nature, un élément irrationnel et inné. Mais alors que dans l'école classique, il est codifié et cultivé, mis au service de la raison par le truchement de la pensée dite cohérente, dans l'école moderne il évolue librement et sans contrainte.

M. Racine a ébahi des dizaines de générations avec son fameux :

« Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes », mais quand Prévert écrit :

« Dans les bois de Clamart on entend les clameurs des enfants qui se marrent » ou « la grande dolichocéphale sur son sofa s'affale et fait la folle » on le traite d'imposteur. Je ne crois pourtant pas ce qui en valeur différencie ces allitérations.

Quant aux séries d'astuces auxquelles Berthier fait allusion, elles n'appartiennent pas à la poésie mais à l'humour. Même si « Action » a quelque jour pré-

tendu y voir le plus pur indice du génie.

Reprocher par ailleurs à la poésie moderne son caractère militant n'est guère plus convaincant. En son temps, Victor Hugo a écrit « Les Châtiments ». « La Marseillaise de la Paix » et « Le Rhin Allemand » ne sont pas non plus de ce siècle. On peut penser ce qu'on veut de la poésie « engagée » mais y voir une caractéristique du siècle est exagéré et d'ailleurs n'apporte rien de nouveau dans le débat.

J'ignore si « les ouvriers de 1848 connaissaient par cœur des poèmes entiers de Lamartine » mais s'il en est ainsi, cela ne prouve pas nécessairement que les poètes d'aujourd'hui ne savent pas parler au peuple mais plutôt que le peuple se désintéresse de tout ce qui touche à la culture. S'il en était autrement, il aurait toute faculté pour acheter les recueils de Hugo et de Lamartine (dont il est, paraît-il, si friand) dont beaucoup de textes n'ont pas vieilli et qui sont en vente dans toutes les librairies à des prix beaucoup moins élevés que les recueils modernes. P.-V. Berthier reconnaît lui-même que « les hommes vont au café, au jardin, au stade » mais n'achètent guère de livres. Et puis si le peuple ne demande que « de belles histoires » comme semble le croire notre ami, point n'est besoin de génie (classique ou moderne) pour le satisfaire. « Tarzan illustré », « La fleuriste au grand cœur » et « Samedi Soir » y suffiront.

Non. Ce n'est pas « le triomphe de M. Trissotin » mais bien plutôt celui du Bonhomme Chrysale. Toujours fier de sa stupidité qu'il nomme bon sens, son idéal n'a guère changé de nature. Désormais, il lit les résultats sportifs, gueuletonne en famille, chante « Ploum Ploum tra-la-la », admire la Légion Etrangère et se moque du dilemme Corneille-Racine, du génie de Shakespeare et des articles de l'ami Berthier tout autant que du pyrogène à cheveux rouges cher au camarade Troachoum.

Roger BOURNAZEL.

DEFENSE DE LA POESIE ETERNELLE ET MODERNE

Il est assez triste de constater que l'expérience poétique des quarante dernières années ait encore si peu d'influence et n'ait pas pénétré plus profondément, non seulement les masses, mais toute une partie des milieux dits « intellectuels ». La faute n'en est pourtant pas aux poètes. Il faut honnêtement reconnaître que seule la poésie de mirliton a conquis l'audience des foules et que l'authenticité de la poésie moderne n'est pas faite pour la rendre accessible sans effort. Malgré toutes les grandes tentatives surréalistes à scandale et à succès, malgré même l'influence relativement profonde de la poésie de la Résistance (mais en fait dans cette affaire la poésie gagna moins que le patriotisme !), les lecteurs ne marchent pas et s'en tiennent aux valeurs de toute sécurité qu'on leur a enseignées à l'école : classicisme et romantisme, mais rien au delà. Le confort intellectuel (comme dirait Marcel Aymé) n'aime pas la nouveauté. Il y a beaucoup plus de bourgeois par l'esprit que par l'argent. Et le bourgeois de Molière n'est pas mort qui continue à saluer comme vraie poésie les pauvretés du genre :

Je connais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.

Disons au mieux et pour essayer d'excuser nos contemporains qu'ils ont en eux le rythme de l'alexandrin, et dans leur oreille la sonnerie régulière de la rime, de sorte que devant tout poème qui renie cela, ils s'écrient : « C'est grotesque ! » ou bien : « Que de papier gâché

pour rien ! » C'est là le mouvement connu devant toute nouveauté, qu'elle soit scientifique ou littéraire. Elle rompt trop d'habitudes faciles de penser, de sentir, de raisonner. Et les hommes préfèrent leurs habitudes à la saveur amère (et exaltante) de l'inconnu, du jamais vu, du jamais lu. Oui vraiment pourquoi donc se casseraient-ils la tête, pourquoi troubleraient-ils leur digestion à cause de la poésie moderne ? C'est tellement plus facile d'admettre les valeurs sans les discuter. Tellement plus facile de croire : « Toute cette poésie moderne ne vaut rien. Elle est le produit de la prétention de jeunes sots qui n'ayant rien à dire, le disent obscurément. Mais parlez-moi de Boileau, de Racine, de Baudelaire, de Verlaine. Voilà des poètes ! » Oui vraiment plus facile de croire cela sans avoir seulement vérifié de très près les affirmations, que d'essayer de comprendre son époque à travers les poètes vivants. Bien sûr il y aura beaucoup d'oubliés plus tard parmi ceux-ci, beaucoup de déchets parmi leurs œuvres. Mais si on ne tente pas de les connaître un peu tous, on ne risquera pas de distinguer les bons des médiocres, les Hugo, des Ponson du Terrail; les Chénier, des abbé Delille; les valeurs authentiques des non-valeurs.

Bref, c'est la vieille querelle des anciens et des modernes qui va son train. Les anciens n'ont pas souvent le beau rôle. Ce sont des conservateurs de momies, des gardiens de musées. Ils ont oublié que la vie continue, que l'esprit s'incarne perpétuellement dans des formes nouvelles, que le meilleur moyen de respecter les anciens, c'est d'aimer les modernes. De sorte qu'ils ne servent même pas ce qu'ils conservent !

Etre contre la poésie moderne relève d'un parti-pris enfantin et sénile à la fois.

Mais voici qui peut étonner davantage l'observateur impartial des mœurs littéraires de notre époque :

Malgré l'attitude, l'affirmation et le don révolutionnaire, humanitaire de la plus grande partie des jeunes poètes, de nombreux esprits qui se disent eux aussi libres, progressistes, pacifistes, méprisent les poètes d'avant-garde, les tiennent pour des Trissotin et ne jurent que par la poésie des temps passés. Il y a là un phénomène de non-adaptation, d'incompréhension : il fut en effet une époque (au XIXe siècle spécialement) où les poètes d'avant-garde étaient politiquement, socialement des conservateurs, voire des réactionnaires, alors que les tenants du classicisme étaient des républicains, des voltairiens. Les défenseurs de la raison étaient littérairement à droite les défenseurs du sentiment à gauche.

Or cette contradiction est désormais résolue depuis l'avènement du surréalisme. Les poètes modernes qui se réclament de la primauté et de la liberté du sentiment sont en même temps les ennemis de l'ordre bourgeois et travaillent à l'avènement d'une cité nouvelle où règnera la véritable harmonie d'une justice fraternelle. Poètes d'avant-garde et lecteurs de gauche devraient tout naturellement se rejoindre et s'épauler... Nous sommes encore loin de cette idylle !

Il m'a donc semblé nécessaire — spécialement au nom de l'équipe de poètes de la revue *La Tour de Feu* — d'expliquer en quoi poésie moderne et pacifisme (celui-ci considéré comme la plus haute et la plus pure expression du mot révolution) vont au coude à coude, et comment pour loger les idées neuves du mondialisme et de l'émancipation humaine (les idées sont neuves aussi longtemps qu'elles ne se sont pas incarnées dans les faits) nous ne pouvons plus utiliser les vieilles outres d'un classicisme désuet ou d'un romantisme dépassé.

REVOLUTION DU LANGAGE ET REVOLUTION HUMAINE MARCHENT PARALLELEMENT

Je commencerai par rappeler ce truisme : à chaque époque de l'histoire les poètes de valeur et d'avenir ont été d'avant-garde, ont été des modernes; par contre ceux qui, à une époque suivante, aveuglés par leur admiration du passé, n'ont cherché qu'à les imiter, et qu'à reprendre les vieilles formules — néo-classiques, néo-romantiques, néo-symbolistes —, ceux-là n'ont jamais survécu à leur génération, n'ont jamais fait œuvre durable.

Car le rôle premier et éternel de la création poétique n'est pas de veiller ja-

lousement sur le langage comme sur une chose définitive figée, fixée, morte, mais de le faire vivre, de le transformer, de le féconder, de lui transmettre un sang nouveau. Secouer la poussière des expressions toutes faites, renouveler les clichés, dépayser les lieux communs. Le poète est d'abord un joyeux travailleur du langage. Celui qui ne comprend pas cela, ne comprendra ni le poète, ni la poésie. Et celui qui meurt sans comprendre est damné !

Ce rôle du poète ne date pas d'aujourd'hui. Sans remonter plus loin que la Pléiade, nous savons que ce fut le souci de Ronsard et de Du Bellay, puis celui de Malherbe. Mais Boileau, législateur autoritaire des mots, figea le langage et tua la poésie. Après lui il fallut attendre le romantisme du XIXe siècle pour que la poésie française retrouve lentement son rôle véritable en même temps que ses sources profondes. Non ce n'est pas d'aujourd'hui que le vrai poète découvre des images, des rapports inattendus entre les mots qui lui permettent de mieux exprimer sa sensibilité personnelle, sa nouvelle vision de monde.

Comment alors l'homme qui proclame la nécessité de la révolution pacifiste, qui veut promouvoir de nouveaux rapports entre les hommes et entre les nations, transformer la société, remplacer l'ordre naturel par l'ordre humain, faire succéder le règne de la liberté au règne de la fatalité et qui dès maintenant tente de changer sa façon de vivre, comment pourrait-il exprimer l'accomplissement de cette profonde transformation spirituelle en lui, sans soumettre le langage à une transformation parallèle ? Pourquoi hésiterait-il donc à bouleverser son langage et à créer de nouvelles règles pour la parole ?

La poésie qui est à la fois irrespect de la société et amour de l'homme, ne respecte pas plus le langage que les institutions périmées et criminelles. La poésie moderne incite à cette double révolution.

Qu'on m'entende bien, il ne s'agit pas de détruire le langage (à la façon des lettristes), mais de le transformer, c'est-à-dire de l'enrichir, de le faire participer à toutes les conquêtes de l'esprit libre. Indépendamment de l'invention de quelques mots nouveaux ce que j'évoque ici, c'est le rôle primordial des images nouvelles, c'est-à-dire des mariages encore jamais conclus que le poète suscite entre les mots. On m'objectera que ces images nouvelles sont la plupart du temps absurdes donc incommunicables. Non, c'est leur nouveauté qui choque, pas leur absurdité. Tout notre langage acquis et courant n'est-il pas fait de telles images absurdes, inexplicables par la raison pratique et pourtant admises sans réflexion, employées par tout le monde parce qu'elles sont utiles, parce qu'elles sont fécondes et fortement évocatrices ? On emploie tous les jours des expressions comme : rire jaune; voir rouge; prendre ses jambes à son cou; perdre la tête; se mettre en quatre; battre la campagne; se sont là images poétiques absolument irrationnelles et absurdes, de la même veine que celles des poètes modernes, avec la différence qu'elles sont acceptées depuis si longtemps qu'on ne les discute même plus, qu'on ne les pense même plus. Or il me suffira d'en retourner quelques-unes pour réveiller le lecteur, pour l'obliger à penser et peut-être à me traiter d'imbécile : prendre son cou à ses jambes; rire bleu; gagner la tête, etc. C'est exactement ce que Jacques Prévert a réussi dans un poème qui tout en ayant l'air de jouer avec les mots, affirme la puissance créatrice et l'étonnante source d'idées qui peut jaillir de l'image nouvelle. En voici quelques vers :

Un vieillard en or avec une montre en deuil — Une reine de peine avec un homme d'Angleterre — Et des travailleurs de la paix avec des gardiens de la mer — Un hussard de la farce avec un dindon de la mort... — Un maréchal d'écume avec une pipe en retraite...

Un dernier exemple. Tout le monde emploie l'image lune de miel, mais si je dis soleil de miel, n'aurais-je pas enrichi l'ancienne image en même temps que j'aurais inventé une idée ?

Toutes les images nouvelles n'auront évidemment pas droit de cité. Certaines (la plupart peut-être) sont stériles (il y a un immense déchet dans la création poétique), mais que quelques-unes atteignent leur maturité, prennent racine et le langage s'en portera mieux.

Ainsi, faire penser, empêcher l'homme

de s'endormir dans ses habitudes mortelles, l'obliger perpétuellement à remettre son univers en question et à connaître la valeur irremplaçable de son existence, voilà un premier résultat de la poésie vivante.

POESIE ET IRRATIONNALISME

Que vaut donc le reproche fait à la poésie moderne d'être obscure, absurde, irrationnelle, incommunicable ?

Remarquons d'abord que tout poème authentique ne possède pas un sens, n'apporte pas une réponse comme un problème d'algèbre, mais une multitude, et que sa signification dépasse bien souvent la pensée initiale du poète (ainsi les résonnances infinies tirées de l'œuvre de Shakespeare, ou plus près de nous du « Cimetière marin » de Valéry). L'explication rationnelle apporte peu de chose au poème : « Mes sonnets perdraient de leur charme à être expliqués, si la chose était possible », disait Gérard de Nerval. La vraie poésie va plus loin que les mots.

Rappelons ensuite la fameuse définition de Mallarmé : « La poésie est l'expression par le langage humain ramené à son rythme essentiel du sens mystérieux de l'existence. Elle doue ainsi d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle. »

Si notre désir est de vivre dans un univers harmonieux, rationnel, soumis à notre volonté, ce n'est encore qu'un désir et peu de réalité. L'univers contrairement aux affirmations de Hegel (« Tout ce qui est réel est rationnel ») n'est peut-être même pas rationnel. Et en tout cas notre raison est insuffisante pour l'expliquer. Seule la poésie peut appréhender le « sens mystérieux de l'existence ». Il ne faut donc pas s'étonner de l'obscurité poétique. Rien n'est clair, ni simple dans l'univers. Tout est obscur et soumis à des lois aveugles.

Nous souffrons encore des bévues de l'optimisme rationaliste. Il se développa au XIX[e] siècle et sous prétexte des progrès scientifiques, il annonça l'avènement du règne de la raison pour le XX[e] siècle. Faut-il rappeler les déclarations de Victor-Hugo : « L'avenir est à Voltaire, non à Krupp. Au XX[e] siècle la guerre sera morte, la haine sera morte, la royauté sera morte, l'échafaud sera mort, la frontière sera morte, les dogmes seront morts, l'homme vivra. Il y aura au-dessus de tout une grande patrie, toute la terre; et une grande espérance, tout le ciel ». C'est bien là notre foi, mais aussi notre déception à nous, hommes du triste XX[e] siècle. Et nous devons reconnaître que ce sont des visionnaires de pensée plus obscure, des négateurs de la raison qui ont vu le plus clair. Je pense au poète Nietzsche qui prévoyait : « Le XX[e] siècle sera le siècle classique de la guerre » et autre poète Lautréamont qui nous tendait un miroir d'horreur magique (Les Chants de Maldoror) où nous pouvons saluer aujourd'hui le sadisme monstrueux du nazisme et des régimes de la violence.

Ainsi la poésie irrationnelle et intuitive, plus proche de la nature même de l'univers s'avère plus capable de le comprendre que la raison. J'ajoute plus capable également de le transformer. En effet pour surmonter les forces primitives, prélogiques et instinctives qui caractérisent la nature, il serait vain de les nier ou de les oublier à la façon de ce rationalisme superficiel dont il est malheureusement facile d'évoquer les échecs. Il s'agit au contraire de les comprendre, de surprendre leurs lois et de les exorciser en les amenant à la surface de la conscience et dans une lumière sous laquelle ils ne pourront plus nuire. Pour dominer l'instinct, il faut parler son langage. Pour vaincre la nature, il faut d'abord lui avoir obéi. Or le premier mouvement de l'inspiration poétique, c'est l'abandon aux forces occultes qui règnent au fond de l'inconscient, c'est l'écriture automatique, le jaillissement magique et irrationnel du rêve, l'éclatement des images, indépendamment de toute logique. Ensuite seulement le poème s'organise selon la liberté et la volonté du poète, le poème devient harmonie et triomphe de la Nature. « Ce que je fais est de fuir le clair pour éclairer l'obscur », disait Antonin Artaud. Et André Breton vers la fin de la guerre assignait ce rôle aux poètes : « Dès le retour à ce qu'on appelle une existence normale, ce qui sera à balayer de projecteurs, puis à entreprendre résolument d'assainir, c'est cette immense et sombre

région du soi où s'enflent démesurément les mythes en même temps que se fomentent les guerres. »

Bien mieux que la raison la poésie nous livre « le sens mystérieux de l'existence » et la possibilité de faire succéder le règne de l'homme au règne de la nature.

Puis-je ajouter qu'aujourd'hui, alors que tout raisonnement logique nous conduit au pessimisme, à la certitude des malheurs, à la vision des catastrophes et à la nécessité du suicide, l'équipe des poètes de « *La Tour de Feu* » refuse de s'associer aux conclusions logiques et au désespoir de la raison. L'intuition poétique nous ouvre à travers cet horizon fermé les claires avenues de l'Espérance. Et parce que notre rôle est d'aller à contre-courant, lorsque les foules désespèrent et s'abandonnent aux fatalités, nous affirmons que jamais rien n'est perdu sans recours et que l'unité mondiale est en marche.

La vraie lucidité est lyrique.

Il faudrait aussi rappeler que l'inspiration poétique n'est pas un produit de la raison, n'est pas un travail calculé, mais un éclatement aussi subit qu'inattendu pendant lequel le poète n'a plus l'impression d'agir, mais d'être agi, d'être l'instrument d'un esprit supérieur, d'un dieu qui parle à travers lui. Or les poètes surréalistes ont découvert que l'inspiration était d'autant plus active que le contrôle de la raison était moins efficace et ils ont popularisé l'idée d'écriture automatique. C'est en effet un des plus sûrs moyens d'appeler l'inspiration en laissant aller la plume au gré des pensées intérieures. Mais cette pêche miraculeuse aux images toutes neuves de l'inconscient ne forme pas un poème organisé, viable, communicable s'il n'est pas construit sur un rythme, une musique et une certaine logique. Ainsi la raison n'est pas absente du poème. Si elle ne préside pas à sa création, elle possède un certain droit de regard sur son organisation. C'est tout.

La raison n'est pas créatrice. Comme dans le poème, elle organisera un jour la société humaine, mais elle sera toujours insuffisante pour entretenir la vie et les transformations de l'esprit.

CONCLUSIONS

Il est difficile de communiquer l'amour de la poésie à un individu réfractaire. Bien qu'il soit un poète lui aussi. Car la poésie est une graine qui est déposée dans chaque homme, une graine qui ne germe pas toujours.

Mais je crois que l'amour sincère de la poésie d'autrefois ne peut pas coexister dans un même individu avec la haine ou le mépris de la poésie moderne. Il y a incompatibilité. La poésie est une et, sous l'évolution des formes, sous les modes d'époques, elle reste fidèle à son premier message. De sorte que si on n'aime pas la poésie moderne, on n'aime pas davantage la poésie éternelle.

En ce milieu du XXe siècle la poésie a pourtant acquis droit de cité. Elle possède une mission révolutionnaire qui est défense et illustration de l'homme.

Le vrai poète n'est plus l'inutile « joueur de quilles » cher à Malherbe, ni le servile laudateur des tyrans. La poésie n'est plus ce jeu superficiel et mondain, cette jolie parure qu'on ajoute à la vie, mais dont la vie peut se passer. La poésie n'est plus cet agréable « violon d'Ingres » dont on se saisit quand l'essentiel est terminé. La poésie, instrument de connaissance autant que de confiance, de guérison et de salut, est l'acte le plus significatif de l'homme dans son combat contre la mort, contre la peur, contre la guerre, contre toutes les fatalités qui l'empêchent encore d'accéder à la liberté de la vie, de l'amour et de l'esprit. Le poème réussi chasse le doute, brûle l'absurde, dissout l'angoisse par le mystérieux mélange des mots et des idées. Et dans l'harmonie conquise, dans la paix atteinte, le poète salue le prestige de ses pouvoirs. Le poème est un acte de révolte et d'amour. Par lui, il n'y a plus de solitude.

Les poètes sont des guides et des veilleurs d'avenir. Ni historiens, ni politiciens, ni philosophes, ni brevetés d'aucune sorte, les poètes sont des hommes qui ont conservé le pouvoir de parler par leur seule qualité d'homme. Les tyrans modernes ont d'ailleurs fort bien compris le danger que représente pour eux un

poète libre. Ils ont fait plus que d'ignorer les poètes, ils les ont fait assassiner ! Franco le boucher a assassiné Federico Garcia Lorca; Hitler, le sadique, pour ne parler que de poètes français, a assassiné Robert Desnos, Max Jacob. Et combien d'autres sont morts dans les ténèbres nazies ? Et combien agonisent de poètes russes dans les bagnes du généralissime Staline ? Oui, combien sont morts pour la poésie, pour un monde transformé selon la vision des poètes ?

La vocation de poète n'est plus celle de pêcheur à la ligne ou à la lune !

Peut-être vivons-nous le premier siècle de la poésie-vie, de la poésie-action... Je vais un peu vite sans doute. Mon enthousiasme a chaussé les bottes de sept siècles et les paroles suivantes de Duhamel pourront me refroidir : « Qui donc lit les poètes ? J'ose répondre : seuls les poètes. C'est un public brûlant de passion, mais ce n'est pas un public immense ! »

Qu'importe ! La poésie a gagné son droit de ne plus être à la traîne des philosophes et des grammairiens, et d'essouffler ceux-ci à sa poursuite. Les poètes sont majeurs parce qu'ils croient à leur message et qu'ils ont dépassé toutes les maladies de l'esprit.

Le poète est l'avenir de l'homme.

Pierre BOUJUT.

Où il faut reparler de Mr Joachim Troachoum

Le directeur de notre revue m'avait longuement préparé à l'éventualité de cette polémique, laissant percer par là son appréhension de m'y voir livrer avec trop de passion ; en quoi cette réponse qu'il me permet d'y apporter à mes bienveillants interpellateurs le rassurera certainement. C'est qu'en effet je professe que, de même qu'il n'est point nécessaire de donner à la poésie un tour inspiré ou extravagant pour qu'elle soit émouvante, de même il est inutile de sortir du ton mesuré de la simple argumentation pour être ferme et persuasif.

On se doute bien que je ne répondrai pas à *tout* ce que nos collaborateurs Pierre Boujut et Roger Bournazel ont cru devoir exposer en me faisant l'honneur de disséquer, pour le réfuter, mon article paru fin mai : « *Le triomphe de Monsieur Trissotin* ». L'un et l'autre versent, à un débat qu'il serait vain d'éterniser, et qui, peut-être, est de lui-même éternel, des plaidoiries trop copieuses pour que je les examine point par point. D'ailleurs, mon opinion n'est pas identique à l'égard de tous leurs arguments ; il en est que je contresigne, d'autres que je discute, et d'autres qui ne m'ont nullement convaincu, et leur intervention ne constitue pas un bloc, que je puisse accepter ou rejeter d'une seule pièce ; on me permettra donc d'en considérer uniquement les éléments principaux.

Je tiens à ajouter une excuse à la parcimonie de ma documentation, et peut-être à la faiblesse de ma réplique : je suis à 400 kilomètres de chez moi, et immensément fatigué. Cela, naturellement, ne saurait intéresser le lecteur, et n'a d'intérêt que pour moi, qui par malheur suis seul à même de juger combien pourtant cette excuse n'a rien d'une dérobade diplomatique.

Il est une autre chose que je dois dire : c'est qu'à l'heure où mon modeste article de mai était combattu sur deux fronts par nos amis Boujut et Bournazel, je recevais, de mon côté, des appréciations dont le ton était complètement différent. Quel accusé dédaignerait de verser à son dossier les pièces qui lui sont favorables ? Lorsque j'ai reçu ces lettres d'encouragement, je ne me doutais point que j'aurais à les utiliser, et j'ai été bien inspiré de les glisser dans mes bagages avant de partir pour cette cure de repos. Je m'empresse donc de remercier ceux qui me les ont envoyées.

L'une d'elles, datée de Pavillons-sous-Bois le 13 juin, commençait ainsi :

« Je m'empresse de vous écrire pour vous dire combien votre article m'a fait plaisir ; vous dites là des choses nécessaires sur tous les « faisans » de la poésie, ces gens-là se f... du monde, et l'on ne trouve pas actuellement une grande voix répondant aux besoins d'espoirs de tous les hommes. »

Une autre, datée du 3 juin, venait de la communauté agricole de Bouron-Champcevrais (Yonne), et son auteur faisait accompagner sa signature de cette qualité, qui en est une vraiment : « *un gars de la terre* ». Je me sens extrêmement confus d'en reproduire les termes, tant la louange dépasse l'objet :

« Rudement bien, votre article, et réconfortant. Vous dites admirablement, et avec un humour acéré, ce que beaucoup — dont je suis — pensent confusément, mais sentent clairement. C'est à croire que ces poéticaillons sont soutenus pour égarer les esprits et abêtir les pauvres humains. Votre mise au point magistrale m'a fait respirer une bonne bouffée d'air frais. »

J'arrête ici la citation, car on m'accuserait de manquer de pudeur dans l'étalage d'approbations et d'éloges que je n'eusse jamais produits sans la nécessité où me voici de contrebalancer d'aimables contradictions par quelques dépositions à décharge. Toutefois, je n'ignore pas qu'ayant fait cela je n'ai rien fait, et que c'est à moi qu'il appartient de répondre, et non à mes correspondants.

Ce qu'il y a de rigolo chez les commentateurs experts et les admirateurs résolus de la poésie dite « moderne», c'est que, n'y comprenant rien eux-mêmes, et croyant y déceler des valeurs purement imaginaires, ils émettent sur la même œuvre des opinions diverses et en donnent des interprétations différentes.

Il m'est évidemment pénible que ce soient Pierre Boujut et Roger Bournazel qui viennent m'apporter, de cette assertion, une preuve que j'étais décidé à aller chercher plus loin ; mais puisqu'ils me la fournissent, j'aurais mauvaise grâce à la récuser.

J'avais parlé du poème de Prévert :

« Un vieillard en or avec une montre en deuil. — Une reine de peine avec un homme d'Angleterre. — Et des travailleurs de la paix avec des gardiens de la mer. », etc., etc...

Selon Roger Bournazel, j'ai raté le choix de mon exemple ; cette série d'astuces, assure-t-il, n'appartient pas à la poésie, mais à l'humour ; à son avis, ce n'est point là de la poésie, et aucun indice de génie n'y éclate. Je suis disposé à le croire.

Mais Pierre Boujut juge tout autrement. D'après lui, Prévert a « *réussi dans ce poème* », tout en ayant l'air « *de jouer avec les mots* », à « *affirmer la puissance créatrice et l'étonnante source d'idées qui peut jaillir de l'image nouvelle* ».

Il faudrait s'entendre, et accorder ses violons. Là où le premier ne voit aucun indice de génie, le second distingue une surprenante puissance créatrice. Or, qu'est-ce qu'une surprenante puissance créatrice, sinon du génie ? Là où le premier nie toute présence de poésie et ne discerne que le vague amusement d'un humoriste, le second identifie ce jaillissement d'images neuves qui est le propre de l'art poétique.

En termes plus clairs, là où Pierre Boujut voit un tableau de Picasso, Roger Bournazel voit un dessin de Dubout. Ce qui est pour lui poétique affabulation est pour l'autre prosaïque caricature.

Que deux admirateurs de la poésie moderne me contredisent, cela est tout à fait naturel. Mais qu'ils se contredisent entre eux à propos du même auteur, et des mêmes vers du même auteur, au point où je viens de montrer qu'ils le font, cela l'est un peu moins, et si j'étais procédurier, je leur demanderais, avant de poursuivre ma propre argumentation, qu'ils accordassent la leur. Mais je paraîtrais bien peu sérieux si je m'arrêtais à ce détail pour ravaler au rang de simple chicane un débat tout confraternel auquel il convient de garder sa dignité et son ampleur.

Ce détail n'en démontre pas moins (mais j'eusse préféré en puiser la démonstration ailleurs que dans le texte de mes camarades) que personne ne comprend rien à la poésie dite « moderne », n'y entend rien, n'en ressent rien, pas même ceux qui l'admirent, pas même ceux qui la font, et que, faute d'appeler un chat un chat, tous, si on les prend séparément, sont divisés sur le sens, la nature, l'ins-

piration, la valeur de chaque œuvre prise isolément.

Mon cher Boger Bournazel, vous avez regardé comme une boutade gratuite et railleuse ce « *pyrogène à cheveux rouges* » dont j'ai parlé et que vous reprenez pour terminer triomphalement votre réponse au Bonhomme Chrysale. Vous vous moquez, vous aussi, de ce « *pyrogène à cheveux rouges* cher au camarade Troachoum ». Mais l'imaginaire Joachim Troachoum que j'ai inventé pour personnifier dans mon article les Trissotin du XXe siècle, n'est pas le père du « *pyrogène à cheveux rouges* ». Que cela vous confonde ou non, le « *pyrogène à cheveux rouges* » appartient, si je ne m'abuse, à Guillaume Appolinaire, dont vous ne sauriez vous moquer.

Il n'est pas une invention cocasse d'un de nos poètes modernes qui ne paraisse bouffonne, comme elle l'est véritablement, à l'un quelconque des admirateurs de ce poète, pourvu que l'admirateur en question en ignore l'auteur.

Il y a de nombreux points que je ne discuterai pas longuement, soit qu'ils demeurent étrangers aux développements de mon premier article, soit qu'ils paraissent si manifestement entachés d'erreurs qu'une réfutation approfondie serait superflue.

Aussi, lorsque Boujut écrit : « *La poésie est une... de sorte que si on n'aime pas la poésie moderne, on n'aime pas davantage la poésie éternelle* », je ne crois pas même utile de protester, tellement cela est insoutenable. Et pourquoi, s'il vous plaît, suis-je obligé d'aimer toutes les écoles, sans exception, sous peine de n'en pouvoir aimer aucune ? Depuis quand n'a-t-on plus le droit d'aimer ceci et de ne pas aimer cela ? Je puis fort bien être un fervent de la poésie, sans toutefois admirer tous les poètes, de même que je puis aimer un auteur sans aimer pour autant toutes les œuvres nées de sa plume. Si c'est là être « bourgeois par l'esprit », je laisse à chacun toute latitude pour en décider, mais je fais toute réserve sur ce verdict prématuré.

De son côté, Roger Bournazel s'étonne de me voir reprocher aux poètes « modernes » leur attitude militante. Mais je ne leur ai jamais rien reproché de semblable ; j'ai simplement dit que, dans l'indifférence absolue que le public témoigne à leur œuvre abstruse et indéchiffrable, les coteries et les factions les admirent de confiance sur leur simple appartenance religieuse et politique. Je n'ai point reproché à Eluard d'être communiste, ni à Claudel d'être catholique ; je me suis borné à écrire que leurs admirateurs étaient des co-partisans et des coreligionnaires, et point du tout des exaltés de leur poésie ; on peut discuter sur ce que j'ai dit, mais je ne réponds point à propos d'opinions que je n'ai pas soutenues.

Je laisserai également Pierre Boujut discourir sur le défaut de clairvoyance de Victor Hugo prédisant généreusement un XXe siècle pacifique et libéral. Si j'ai parlé de la poésie de Victor Hugo, ce n'est point pour en évoquer les qualités prophétiques. Victor Hugo n'était ni Nostradamus ni Cagliostro. Mais il y aurait beaucoup à rétorquer sur la prétendue faillite du rationalisme que Boujut essaie d'illustrer par les bévues de Victor Hugo. A mon humble avis, celles-ci ne plaident point contre le rationalisme, car en quoi est-il rationnel de prédire l'avenir en y plaçant ses espoirs transformés en réalités ? Mais je romps le débat sur ce point encore, qui est tout à fait hors de question.

Bien entendu, je m'incline devant les poètes que les dictateurs ont fait mourir, même s'ils ne sont à mes yeux que de soi-disant poètes, comme je m'incline devant toutes les victimes de la guerre et de l'Etat ; conclure de ces atrocités que « *les tyrans ont fort bien compris le danger que représente pour eux un poète libre* » est à mon sens trop restrictif. Il faut dire : « *un individu libre* ». Car les dictateurs ont fait périr aussi des instituteurs, des cordonniers, des marchands de nougats. Et même « *individu libre* » est encore trop peu dire. Les dictateurs ont tué des colonels, des banquiers, des ministres, des prêtres, ils ont tué des gens de toute sorte. Hitler a été, certes, le bourreau de Max Jacob et de Robert Desnos, et je parierais cependant qu'il ignorait jusqu'à leur nom ! Par contre, Napoléon III avait entendu parler de Victor Hugo.

Qu'un « poète » dont l'œuvre est indéchiffrable se double d'un militant politi-

que et soit fusillé comme tel, pourquoi en déduira-t-on qu'on a persécuté en lui le poète, et conférera-t-on à son œuvre le caractère oppositionnel que l'on peut toujours supposer à un texte hermétique ? Les dictateurs ont, parmi leurs laudateurs, des « poètes » de l'école moderne qui écrivent exactement comme ceux qui les combattent, et l'on pourrait tout aussi bien intervertir leurs œuvres, car dans l'inintelligible la louange s'exprime exactement comme la malédiction.

Tout cela, on en conviendra, est bien secondaire, et il serait vain de s'y attarder. Dirai-je que je me sens incapable de contredire Pierre Boujut et Roger Bournazel sur une large part de leur réponse? C'est qu'en effet, ils expriment surtout des généralités, ils exaltent des principes, ils exposent une théorie. Or, en théorie, tout est toujours parfait. Je n'use pas ma plume à pourfendre des moulins à vent théoriques. Je juge des textes, des exemples, des réalisations, des résultats. Je ne prétends certes point que tout ce qui est théorie est brouillard et pathos ; mais de même que je juge le romantisme sur ses fruits, et non sur la *Préface de Cromwell,* de même je juge la poésie moderne sur « *le pyrogène à cheveux rouges* » et sur « *le vieillard en or qui possède une montre en deuil* », plutôt que sur le merveilleux panégyrique de la poésie moderne de nos amis Bourzanel et Boujut, si prometteur soit-il d' « éclatements d'images indépendantes de toute logique », d' « abandons aux forces occultes et subconscientes », de « jaillissements magiques et irrationnels », et de jouissances abstraites.

Lorsque je déplore que les gens du peuple n'aient plus de poètes pour leur conter de « belles histoires », c'est répondre bien dédaigneusement que de me rétorquer : « *Ils n'ont qu'à lire Tarzan* ». J'en connais tout de même un grand nombre qui poussent l'effort d'esprit jusqu'à lire Pierre Benoît ; mais si je disais à mon tour : « *Qu'ils se contentent de Pierre Benoît !* » j'aurais encore l'impression de me montrer péjoratif et méprisant.

Me perdrai-je enfin à discuter des allitérations, ainsi que m'y provoque Bournazel ? Pourquoi pas aussi des hiatus, des « *e* » muets, des césures, des apocopes, des assonances, enfin de toute la prosodie ? Je n'oublie pas que j'écris un article de revue, non un traité.

Pourquoi (demande Bournazel) admire-t-on le vers de Racine : « *Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes ?* » et pourquoi traite-t-on Prévert d'imposteur quand il écrit : « *La grande dolichocéphale sur son sofa s'affale et fait la folle* » ? J'ignorais, pour ma part, qu'on eût accusé Prévert d'imposture à propos de ce vers. L'allitération est un exercice facile, presque enfantin. On connaît la tirade bouffonne du coqueluchon dans le « *Chanteclerc* » de Rostand. Par contre, La Fontaine et Hugo, entre autres, fourmillent d'allitérations *inaperçues* dont tout l'effet provient de leur discrétion. J'en pourrais citer dix de mémoire, qui n'ont jamais été mises en relief, mais la place me fait défaut pour le faire.

Tout comme la rime, tout comme la versification elle-même, régulière ou libre, l'allitération est chose aisée dont l'emploi seul exige du discernement, c'est-à-dire du talent. « *Sachez chasser sans chien* » est une allitération acrobatique qui n'éveille aucune poésie. Il y a des allitérations merveilleuses ; exemple : « *L'espace — vibra comme un vitrail quand un chariot passe.* » (*Légende des Siècles.*) Par contre, si je vous propose celle-ci : « *Couchant à Cocherel, le cocher de la calèche croit dans son cauchemar qu'il catche avec un cochon en caoutchouc qui crache* », vous n'y verrez, et avec raison, qu'un futile amusement, comparable à celui des « *chaussettes archisèches de l'archiduchesse* ».

Peine perdue que de se poser la question : « pourquoi admire-t-on tel vers, et point tel autre ? » Pourquoi la répétition des « *r* » évoque-t-elle la ruée des régiments impériaux dans ce distique :

« *Chassé vingt rois, passé les Alpes et le* [*Rhin,*
Et leur âme chantait dans les clairons [*d'airain* »

et pourquoi, tout au contraire, si je me permettais d'improviser un vers tel que celui-ci :

« *De vos cassis, rocs durs, les cahots* [*nous esquintent !* »

pourquoi, dis-je, ce vers paraîtrait-il aux auditeurs si exhilarant que ceux-ci se bidonneraient pendant treize minutes et

demie ? Enfin, ce n'est pas ma faute si Prévert n'a pas le même succès que Racine, et si le public, qui ne siffle pas les bonnes pièces, fait un triste sort aux mauvaises.

J'en ai terminé avec ces éléments mineurs de discussion ; il est grand temps, ce défrichement effectué, d'en venir à l'essentiel.

Nulle part, dans mon article de mai, je n'ai prétendu qu'il faille maintenir les formes anciennes de la poésie et les faire perdurer, fixées, figées, à jamais intangibles. Pas un instant je n'ai suggéré qu'il convienne d'en contrarier l'évolution et le renouvellement, et de rétrograder vers l'art des écoles mortes.

Ces vers de Raymond Quéneau que reproduit Roger Bournazel, s'ils sont affranchis des règles classiques, ont du moins le mérite d'être cohérents ; qu'on les considère comme de la prose ou comme de la poésie, ils sont beaux, ils sont évocateurs, mais Bournazel a pris soin de les choisir parmi ce qu'il y a de plus clair, de plus accessible dans la poésie contemporaine. Sept vers que tout le monde peut comprendre, paradoxalement triés dans le sein de toute la production moderne, ne démontrent pas que les poèmes innombrables hebdomadairement publiés, auxquels personne ne comprend rien, soient également accessibles et clairs. C'est le cas de dire que l'exception confirme la règle.

J'ai toujours admis les qualités poétiques de certaines pages de prose ; par conséquent, je ne nie point celles de certains poèmes rédigés, en dehors des règles traditionnelles ; aucune audace ne m'indigne, et toute hardiesse m'est sympathique. Bravo, donc, pour les vers de Quéneau. Mais le fait que Claudel dit bonjour intelligiblement comme tout le monde ne prouve point que tout le monde puisse entendre ses vers, ni même qu'ils contiennent ce que certains y affirment déceler. Si toute la poésie moderne était aussi cohérente que les sept vers de Quéneau cités par Bournazel, je n'aurais jamais évoqué monsieur Trissotin.

De là à entrer tout à fait dans les vues de mon délicat contradicteur, il y a fort loin. Ses considérations sur la poésie « vassale de la musique dans sa forme, sous-produit de la littérature par son fond », sont discutables. Il admet que l'on exige de la littérature qu'elle soit compréhensible, mais qu'on se borne à demander à la musique qu'elle soit évocatrice « sans penser à analyser pourquoi tels sons combinés évoquent, soit le lever du jour, soit un paysage champêtre ou toute autre image ». Et ici, nous sommes au cœur de la question : dévier d'une ligne, c'est s'égarer.

Quoi qu'en dise Bournazel, la puissance évocatrice de la musique n'échappe tout à fait à l'analyse que si l'on s'abstient résolument de l'analyser. Si l'on voulait s'en donner la peine, on l'expliquerait rationnellement. De même que, dans le langage, une onomatopée résume par sa brièveté et son acoustique un son familier, de même, en musique, il existe un rapport certain entre la facture du morceau et les images que son auteur cherche à représenter à l'esprit et aux sens des auditeurs. Jamais il n'évoquera le déchaînement de l'orage par une suite de sons traînants et plaintifs, ni la lente majesté d'un fleuve russe par une succession de sons endiablés. Qui peut affirmer qu'une étude rationnelle, sans nous livrer le secret de l'art musical, ne nous éclairerait pas sur les mystères de la mélodie ? De tels essais existent déjà, croyons-nous.

En outre, la puissance évocatrice de la musique, si elle est merveilleuse, reste absolument dénuée de précision : cela est admis. Chantez un opéra sans son livret, vous aurez peut-être de la très belle musique, mais la « belle histoire » en sera absente, et le miracle ne se produira pas qui, par la seule vertu des notes, la suggérerait à l'auditeur. La musique du « *Troisième Homme* » est providentiellement adaptée au film ; l'audition seule de cette musique prépare l'atmosphère de l'œuvre cinématographique et nous la préfigure, mais sa puissance d'évocation n'est pas suffisamment précise pour nous en faire pressentir et deviner l'action sans le secours de l'écran. Les images que la musique fait se lever en nous sont délicieuses, mais confuses. A la poésie, au contraire, nous en demandons qui soient nettes et qui soient identifiables sans difficulté comme sans erreur.

La musique se sert des sons et la poésie des mots, qui sont des sons doués d'un sens. Les deux domaines sont différents. Dans un troisième domaine, qui leur est

étranger, il y a le chiffre, utilisé par le calcul. Le mot est plus précis que le son, le chiffre est plus précis que le mot. Mais il faut laisser à chacun son domaine, faire de la musique avec des sons, de la poésie avec des mots et du calcul avec des chiffres, sans bouleverser ni intervertir tout cela, car la confusion ne donne rien qui satisfasse le bon sens. Or, on ne peut pas plus abstraire le mot de sa signification vocabulaire qu'on ne peut amputer le chiffre de sa valeur de numération.

Si les mots, nantis de leur valeur vocabulaire inséparable, sont alignés sans constituer un sens collectif cohérent, on aura beau les juxtaposer en séries plus ou moins longues par une vieille habitude de versification qui a survécu à l'abandon de toutes les autres règles, et le poète, avec le secours de ses amis, aura beau proclamer qu'il y a inclus une énergie évocatrice qu'il appartient au lecteur de libérer ; l'incohérence du texte, à peu près générale dans la poésie contemporaine en dépit de quelques exceptions, laisse présumer que son assemblage est arbitraire, et seule la garantie unilatérale de sincérité qui m'est donnée sur son auteur, sans aucun contrôle de ma part, me prémunit relativement contre une mystification.

Bien sûr, je ne nie pas certaines interférences entre les sons et les couleurs, entre les sensations qui touchent des organes différents ; je ne nie pas non plus le mérite d'une certaine imprécision du verbe qu'a préconisée Verlaine. Cependant, il convient que l'auteur ne soit pas seul à ressentir ce qu'il ressent, et qu'il éveille en autrui une sensation analogue.

L'argumentation de Bournazel et de Boujut ressemble à celle d'un défenseur de la poésie moderne que je connais bien et qui, poussant sa dialectique jusqu'à ses extrêmes conséquences dans nos conversations privées, m'a tenu maintes fois ce langage :

« L'assemblage de sons qui constitue un mot évoque en moi des images absolument étrangères à sa signification encyclopédique, de sorte que ce mot a pour moi deux sens, un sens poétique et un sens verbal. Ainsi, les trois syllabes du mot « *étendard* » me font penser, quand je les prononce, non pas à un pavillon, comme l'exigerait la définition qui figure au dictionnaire, mais à une paire de chaussons. De même, le mot « *grabuge* » me fait irrésistiblement penser à de la laine, et le chiffre « *trois* » amène à mon esprit l'évocation de la couleur verte. »

Cet ami, s'il avait écrit un poème rédigé, comme dit Boujut, en « écriture automatique », aurait pu le commencer ainsi : « *Etendard de grabuge trois* »... ce qui, traduit en sens poétique, eût signifié, sinon pour ses lecteurs, du moins pour lui . « *Une paire de chaussons de laine verte.* »

Autant dire que son poème eût été indéchiffrable, comme la plupart de ceux que propose au public l'école poétique moderne, à quiconque n'en eût pas possédé le code et la clef. Faudra-t-il publier des lexiques spéciaux ? Chacun de nous, pour traduire en clair les rébus poétiques actuels, se devra-t-il armer d'un dictionnaire Eluard-français, d'un dictionnaire Prévert-français, d'un dictionnaire Claudel-français, et Joachim Troachoum se faire suivre d'un interprète ?

Si chaque poète, au nom de sa poésie intérieure, se permet et s'arroge le droit d'arracher à chaque mot son sens particulier pour le doter d'un sens nouveau qui sera personnel à celui qui l'emploie et que lui conférera la fantaisie de chacun, on arrivera — mais que dis-je ? on est parvenu déjà — à un langage incohérent, aberrant, désarticulé, qui ne saurait être le véhicule des sensations et le mode d'expression des phénomènes passionnels que se sont efforcés de créer de tout temps les grands poètes. Et si la poésie n'est pas communicable, à quoi bon la communiquer en la publiant ?

Nous en sommes là, cependant. Cela dure depuis quarante ans. Le public (qui « ne marche pas » — Pierre Boujut le reconnaît) attend patiemment la fin de cette école et la naissance de la suivante.

Comme le dit fort bien Pierre Boujut, la poésie du XXe siècle a su devenir majeure et se passer des philosophes et des grammairiens. Mais comme le dit Duhamel qu'il cite, elle a également appris à se passer de lecteurs. Elle s'en moque, je le présume. Elle leur dit : « Si notre charabia vous déplaît, lisez les *Exploits d'Alain la Foudre* et les *Aventures de Tarzan* ». Et seul, M. Trissotin lit et loue les vers de M. Joachim Troachoum, en échange de quoi M. Joachim Troachoum lit et vante les vers de M. Trissotin.

Pierre-Valentin BERTHIER.

Lectures d'actualité

LA TERRE EST RONDE

L'axe du monde se déplace. Le méridien de Greenwich ne donne plus le ton, entre l'Extrême-Occident du progrès et le Proche-Orient du pétrole, à une humanité élargie, jusqu'hier, à la seule calotte atlantique. L'Asie, émergeant de sa contemplation, nourrie d'opium et de poisson, pèse de plus en plus puissamment de toutes les masses mongoles, chinoises, malaises, hindoues dans la balance déséquilibrée de l'histoire. Il n'y a pas seulement les peuples très anciens qui se réveillent, tels certains animaux au sortir de l'hiver, il y a aussi les terres vierges, l'Australie aux ressources seulement entrevues, les fabuleux eldorados sud-américains vers quoi partent toujours les conquistadors. Plusieurs siècles après l'idée de Copernic et de Galilée, après le voyage de Colomb, après ceux de Magellan et de Cook et de Bougainville, la terre devient ronde.

Le « péril jaune », dira-t-on, mais c'est une vieille histoire ! Depuis la victoire japonaise de 1905, en effet, les « visages d'orient », ocrés et bridés, remaquillés au goût exotique de l'homme blanc par Pierre Loti et Lafcadio Hearn, Claude Farrère et Peark Buck, grimacent dans les rêveries du romantique ethnopolitique. Il a fallu, toutefois, le coup de Pearl Harbour, l'autonomie hindoue et la révolution chinoise, l'insurrection du Vietnam et celle de l'Indochine, l'affaire de Corée pour que l'Orient s'imposât comme un facteur capital dans le rapport international des forces.

Ce que l'impérialisme samouraï n'avait pu faire, c'est-à-dire susciter sous son hégémonie l'élan de libération de « la Grande Asie », sa chute le réalise, sous la tutelle soviétique. Fécondé par les mystiques d'émancipation sociale, le nationalisme asiatique suscite partout ses chefs, ses guérillas, ses armées. Ridiculisée en Corée par un peuple de pêcheurs et de paysans armés par la Russie et conquis par une réforme agraire énergiquement conduite aux méthodes qui règnent aujourd'hui à toutes les marches de l'empire soviétique, balayée avec la clique réactionnaire de propriétaires terriens groupés autour de Lyngman Rhee, la puissante Amérique se prépare à défendre Formose, dernier repaire de Tchang Kaï Chek et point d'appui de son cordon stratégique dans le Pacifique, contre les fourmilières motorisées de Mao Tsé Toung.

⁂

S'il est un témoignage capable d'éclairer, à nos yeux d'occidentaux un peu trop obnubilés par la seule rivalité des deux grands empires américain et russe, ce réveil asiatique, c'est bien celui de Robert Payne, en son *Journal de Chine,* dont les éditions Stock nous proposent la traduction.

Cet Américain a passé cinq années en Chine, de 1941 à 1946. Les notes qu'il y a prises, durant cette période cruciale où la guerre civile continuait, larvée dans la guerre tout court, nous apportent maintes révélations sur les bouleversements d'où surgit peu à peu, dans la douleur, une Chine nouvelle, si différente et si proche à la fois de la Chine ancienne. Est-ce l'influence de la sagesse chinoise, le dynamisme yankee se nuance chez notre observateur d'une curiosité pénétrante, qui en font presque un Européen. Plus qu'aux événements, plus même qu'aux idées, il s'intéresse aux hommes, et les parties les plus passionnantes de son témoignage sont les récits qu'il nous donne de ses entrevues avec les chefs chinois, notamment avec les chefs communistes, qu'il put joindre à plusieurs reprises dans leur mystérieuse vallée de Yenan. Parmi ces collines jaunes, aux sommets étrangement plats, il fut frappé par le calme, la sérénité de ces petits vieillards aux allures de fermiers.

Mao Tsé Toung, lui aussi, apparaît d'abord, sous sa casquette de toile, comme un paysan avec son visage rond, au nez court et aux yeux lourds, ses épaules fortes, ses mains larges. Et certaines anecdotes, de Mao déboutonnant son pantalon pour gratter ses puces, ou même l'enlevant complètement à cause de la chaleur avant d'étudier une carte au mur, confirment cette première impression. Pourtant, la casquette ôtée, le paysan disparaît. La longue chevelure noire qui ondule, les lunettes vertes aux montures d'argent, les lèvres pincées et presque féminines, la voix douce et modulée sont d'un intellectuel, d'un professeur, d'un érudit.

Ces deux aspects contradictoires trouvent peut-être leur explication dans la jeunesse double du futur Président de la République populaire. Son père avait été à l'armée. En revenant des guerres, il acheta douze « mou » de terre, et fit travailler le jeune Mao avec lui dans les champs. Brutal, il invectivait souvent son fils en citant Confucius. Celui-ci, dès son enfance, avait été saisi de la passion de lire. Il lisait sans méthode, dévorait tout ce qui lui tombait sous les yeux, et s'enflammait pour la vie des grands hommes. Il avait remarqué que c'étaient toujours des empereurs, des généraux qui étaient victorieux, et jamais des paysans. A dix-huit ans, au retour d'un bref service militaire, il lut un ouvrage sur le socialisme, qui lui donna le choc. Plus tard, il étudia le *Manifeste Communiste, La Guerre des Classes*, de Kautsky, et une *Histoire du Socialisme*, traduits en chinois classique. Il passait son temps dans les bibliothèques, malgré les plaintes de ses parents, et voulait devenir professeur, pour avoir le temps de lire et d'écrire. Il entra brillamment à l'Ecole normale, et se plongea dans l'histoire de la Chine. En même temps, il se jetait avidement sur les journaux qui relataient les péripéties de la guerre en Europe, il en expliquait tous les détails à ses amis et supputait les conséquences futures. Ici se place un événement qui montre comment, du petit paysan féru d'histoire, a pu naître le chef de guerre. Des soldats ayant tenté de s'installer dans l'école, il entraîna étudiants et professeurs, acheta des armes et organisa la défense. Les soldats furent repoussés et Mao Tsé Toung lança alors cette remarque : « Eh bien, c'est la première fois que j'ai pris le commandement militaire ! »

Rien de ce magnétisme qui fait en Europe les chefs n'émane pourtant de sa personne. Et son apparence successive de paysan aux manières rustres et d'érudit aux gestes presque efféminés, qui alterne le double visage de la Chine millénaire des paysans et des mandarins, ne suffit point à rendre compte de sa personnalité complexe, qui reste un mystère même pour ses intimes. Un ami d'enfance, interrogé par l'auteur de ce *Journal de Chine*, lui confiait en effet : « Mao est l'homme le plus complexe qui soit. Aucun de nous ne l'a jamais réellement compris. Je l'ai connu plus longtemps que quiconque, mais je n'ai jamais pénétré jusqu'au fond de sa personnalité. » C'est seulement à de rares instants, quand il affirmait ses vues politiques, que Robert Payne a pu pressentir, sous la voix soudain durcie, l'unité profonde du poète, dont toute la Chine répète par cœur *La Neige*, et du conducteur de peuple, héros de la « longue marche », du politique, qui a conçu *La Nouvelle Démocratie* et *Le Gouvernement de Coalition*, et du général, dont le génie a finalement bousculé toutes les armées nationalistes.

Plutôt que d'analyser les surprenantes déclarations recueillies à plusieurs reprises par l'auteur, je préfère résumer ici les principaux points du dernier discours de Mao Tsé Toung, qui les confirme et les prolonge. A son retour de Russie, le 14 juin dernier, devant le comité central du parti communiste chinois, le Président de la République populaire, après avoir rappelé les efforts des dernières années pour résorber la crise économique qui paralyse le développement de la Chine, a étudié les modalités de la réforme agraire, qui doit toucher plus de cent millions de paysans. Puis il a insisté sur les conditions tout à fait particulières de l'application du marxisme en Chine : « L'idée que se font certaines personnes sur la possibilité d'éliminer entièrement le capitalisme et d'introduire le socialisme est fausse et ne convient pas aux conditions de notre pays. »

Déjà, et alors que le Kuomintang régnait encore à Tchoung-King, le géné-

ralissime Chu Teh, dans un verger de Dathios près de Yenan, avait défini le communisme chinois par cette équation : démocratie + capital. Et, devant l'interlocuteur américain bondi de sa chaise, le petit vieillard au visage bronzé, au nez cassé, au sourire enfantin expliquait dans le soir tombant, autour des tasses de thé : « Les communistes chinois utilisent la théorie marxiste dans leur analyse des conditions sociales, politiques et économiques de la Chine... En Chine, aujourd'hui, nous soutenons le régime capitaliste, parce qu'aujourd'hui le système communiste de Marx n'est rien de plus qu'un idéal... Etre communiste, aujourd'hui, serait ne pas être réaliste... Aujourd'hui, le système qui peut réussir en pratique et dont le peuple a besoin est la démocratie avec le libre développement du capital. Nous devons étendre nos ressources en capital et accroître la richesse du peuple, élever son standard de vie et nous ne pouvons y parvenir que par l'industrialisation et à l'aide des investissements étrangers. »

Cet opportunisme, sans doute, est destiné à rassurer les Etats-Unis, mais pour des raisons autres que temporaires et diplomatiques, et il serait erroné de n'y voir qu'une simple manœuvre. Notons en passant que les communistes, condamnés à ne triompher, semble-t-il, que dans des pays particulièrement arriérés, s'y voient contraints de réaliser en quelques décades ce que l'évolution capitaliste a produit ailleurs en un siècle. C'est ainsi que la Russie a mis trente ans à rattraper, à coup de plan quinquennaux, son retard sur le reste de l'Europe. Le communisme, dans cette Chine figée depuis quatre millénaires au stade agricole et artisanal, sera d'abord paysan. L'expérience, relativement réduite de la Corée du Nord, nous indique assez quels seront, en Chine comme dans toute l'Asie Soviétique, les objectifs des chefs formés par Moscou aux méthodes d'analyse et d'action du réalisme marxiste. La terre, libérée des féodalités foncières, sera répartie entre les paysans dont l'effort intensif mettra fin aux famines, qui étaient la plaie de l'Asie, et préparera le stade de la culture extensive. En même temps, l'industrie, stimulée par des « plans » progressifs, hissera la Chine, comme hier le Japon, au niveau de l'Occident. C'est là une œuvre de plus longue haleine, pour laquelle la Chine, si abondamment pourvue en main-d'œuvre, a besoin de capitaux, et notamment des investissements américains.

Certes, le communisme « naturalisé » de Mao Tsé Toung se trouve contrecarré, au sein même de son parti, par la tendance « ultra » ou « internationaliste » menée actuellement par Siou Si San. Mais la grave crise alimentaire qui a sévi dernièrement dans les provinces sud-orientales, camouflée puis grossie par la radio de Pékin, a entamé le prestige des Marty chinois au bénéfice des opportunistes.

Il n'est pas question, ici, de porter un jugement de moralité sur les communistes chinois : le bolchevisme des exploités, jaune ou blanc, vaut le bolchevisme des exploiteurs. Leur efficacité, puisqu'aussi bien elle est le seul critère qu'ils ne récusent point, ne saurait être contestée, et l'on peut se demander, lorsqu'on considère, à travers les quelques documents que nous en avons, ce grouillement affairé des villes et des villages asiatiques, l'on peut se demander si le communisme, doctrine de la termitière, ne trouvera pas peu à peu chez les Jaunes son terrain d'élection.

Jean VITA.

NOTE DE LA REDACTION. — *De nombreux camarades nous demandant souvent de leur procurer les livres dont la revue fait la critique, et nous trouvant dans l'impossibilité de leur donner satisfaction, nous prévenons les lecteurs que, dorénavant, la librairie du « Libertaire » se fera un plaisir et un devoir de les leur adresser aux conditions habituelles. Ceux que cela intéressera sont donc avisés d'avoir à s'aboucher chaque fois que ce sera nécessaire avec Robert Joulin,* 145, *quai de Valmy, Paris* (Xe). *C.c.p.* 5561-76.

LE SACRIFICE (1)

On peut nier l'existence même du problème moral : morale individuelle (dont il ne sera pas question ici) et morale sociale. On peut traiter de divagations stériles tout ce qui concerne les jugements de valeur sur les actions humaines. Pour le déterministe conséquent, l'admiration pour l'héroïsme est aussi absurde logiquement que le mépris pour la lâcheté. Cependant, tout le monde porte de tels jugements — y compris les déterministes — ce qui suppose la quasi-universalité du sens moral. Quelles que soient leurs conceptions sur l'origine de la conscience, les hommes sont à peu près d'accord pour considérer comme bon ce qui semble utile à la collectivité et comme mauvais ce qui semble nuisible. Certes, ce qui semble bon aux uns peut paraître mauvais aux autres : ce sont là jugements de fait qui ne modifient en rien la notion générale du bien et du mal. On peut aussi essayer de présenter de sordides intérêts personnels ou de caste comme s'harmonisant avec l'intérêt collectif, mais cette hypocrisie est précisément la reconnaissance implicite de la primauté du critère de l'intérêt collectif. L'acceptation de cette primauté existe à tous les stades de l'évolution animale. « Elle est antérieure, remarque Kropotkine, à la posture droite de l'homme. » Elle se traduit, dans la ruche et la termitière, par le réflexe du sacrifice de l'individu pour la défense collective. On retrouve ce réflexe dans les clans primitifs. Dans les groupements humains plus évolués, l'individu tend à prendre davantage conscience de lui-même; il refuse d'être un simple rouage d'une organisation sociale; parfois même il ne craint pas de dresser son « moi » comme un absolu, face au cosmos, dans la négation de toute obligation sociale. Révolte justifiée dans les sociétés actuelles, où la lutte de chacun contre tous est la règle. Mais on peut imaginer (et, souhaitons-le, réaliser) des types de société fondés sur l'équivalence des conditions, la réciprocité des services, la solidarité intégrale, et où l'individu devrait accepter certaines servitudes (le travail, par exemple) s'il prétendait profiter des bienfaits. De ces servitudes, quelles sont les limites ?

La perfection d'une organisation sociale peut-elle justifier l'immolation non consentie de l'être individuel aux nécessités collectives ? Existe-t-il un idéal assez élevé pour excuser le sacrifice total imposé à un seul homme ?

Le sacrifice imposé

La croyance au droit inconditionnel du groupe sur l'individu — du moins dans des circonstances graves — est presque universelle. Quelques rares individualistes refusent de se plier à toute contrainte. D'autres individualistes, tout en acceptant de voir leur liberté limitée par la liberté égale des autres, refusent à la société le droit de se sauver au prix de sacrifices imposés à quelques-uns de ses membres. Mais les hommes, dans leur immense majorité, sont persuadés du bien-fondé de ces sacrifices : quand l'existence de la société est en jeu, qu'importent quelques insignifiants homoncules écrasés ! Opinion d'aujourd'hui aussi bien que d'autrefois : éducation, traces héréditaires, dans le subconscient, du comportement des ancêtres à travers la lignée animale et humaine... Sans doute, l'on s'indigne sincèrement quand on évoque les temps barbares où le sorcier désignait une victime expiatoire offerte aux dieux pour favoriser une entreprise ou arrêter un fléau. On trouve odieux que la loi romaine ait poussé dans l'arène, à coups de lance, des stagyllophores, les gladiateurs condamnés à mourir pour l'amusement d'un César et d'un peuple désœuvré. On juge honteux que, durant des millénaires, des hommes aient pu traiter comme du bétail d'autres hommes (leurs frères !) sous prétexte que les intérêts vitaux de la Cité antique ou des

(1) Les lecteurs m'excuseront, j'espère, de rassembler, dans une étude synthétique, des idées que j'ai déjà eu l'occasion d'exprimer — mais dispersées — dans des articles précédents.

Etats du Sud des U.S.A. exigeaient le maintien de l'esclavage.

Seulement on trouve normal le maintien de la condition prolétarienne qui, sous le prétexte d'impérieuses nécessités économiques, ramène l'homme au rang de simple machine productrice au service de la collectivité — ou de quelques privilégiés, peu importe ! On accepte parfaitement que, pour s'installer ou pour durer, un régime quelconque — bourgeois ou prolétarien — emprisonne, torture et assassine. On admet que l'Etat transforme brutalement le citoyen en soldat, c'est-à-dire en bourreau et en martyr utilisé comme robot pour des jeux de massacre. Bien entendu, des intérêts « supérieurs » servent d'excuse à ces attentats contre la personne humaine. Que penser de cette supériorité ?

⁂

Tout, dans l'univers, se transforme, tout se désagrège, tout meurt et tout est mesquin à ce titre.

« Qu'est-ce donc que cela qui n'est pas éternel ? »

Tout est vanité... sauf le plaisir et la douleur. Dans l'écoulement sans fin des phénomènes, dans l'incessante succession des formes, l'homme est plus qu'« un agrégat de molécules et d'énergie ».

C'est un corps jouisseur qui souffre,
Un esprit ailé qui se tord.

Ces « paquets de chair » — quoique passant comme le reste — sont respectables parce que doués de conscience et surtout de sensibilité. Atome insignifiant dans l'immensité, l'être pensant et sensible dépasse l'univers matériel à la fois par l'infini de la pensée et par l'infini de la joie et de la douleur.

Mais l'individu est-il la seule réalité sociale vivante et intéressante ?

On a discuté, on discute la question de savoir si le groupe, pris dans son unité, constitue un être réel, animé au même titre que l'être humain ou n'est qu'une métaphore désignant une série d'existences individuelles. L'idée de vie effective des collectivités, combattue par les nominalistes, jugée puérile par G. Tarde, H. Spencer, a trouvé de nombreux défenseurs depuis un siècle. P. de Lilienfeld, H. Marion. Izoulet, Ribot, Novicow, Durkheim soutiennent que le groupe a une vraie personnalité à la fois physiologique et psychique. Hartmann croit à un « esprit inconscient, providence immanente qui régit les peuples du dedans ». Pour Worms, « la conscience, le moi, la personnalité sont des propriétés de la société aussi bien que de l'individu... Tout, dans la société, éléments et lois, est analogue... à ce qu'on trouve dans le corps individuel. Par suite, la société elle-même est analogue à l'organisme ». Lazarus admet « l'existence du moi social, sinon comme substance, du moins comme centre d'action psychique ».

Déduisant les conséquences pratiques de ces conceptions, on affirme que l'individu n'est que l'instrument de cet être supérieur qu'est le groupe. La réalité sociale la plus générale domine la plus particulière et lui impose ses exigences... Des multitudes peuvent être immolées à la défense et à la grandeur collectives. On peut contraindre chacun au « dévouement immédiat, aveugle » à la Classe, à la Nation, à l'Humanité « qui demandent, dit Kipling, les vies de tous et qui vivent toujours ».

Voilà la thèse.

Mais en supposant que l'être collectif ait une vie concrète, pourquoi serait-il nécessairement supérieur aux unités qui le composent ? Est respectable ce qui est conscient et sensible. La conscience et la sensibilité des hyperesprits dépasseraient-elles la conscience et la sensibilité de chacun de nous ? Et même s'il en était ainsi, pourquoi n'aurions-nous pas le droit d'éviter le sacrifice de notre personnalité ? Pourquoi, par exemple, devrions-nous nous prêter bénévolement à servir de jouets au « génie de la nation » incarné dans une stupide foule d'électeurs, dans une oligarchie de profiteurs ou dans un monarque parfois imbécile ? Pourquoi les destinées de l'humanité — personnifiée dans « le Grand Etre » d'Auguste Comte — seraient-elles plus intéressantes que la destinée de chaque humain ? Pourquoi la séculaire existence morale des gigantesques collectivités l'emporterait-elle sur l'individu éphémère et microscopique ? La valeur des êtres et des choses dépend-elle de la masse et de la longévité ? Faut-il adorer le crocodile plusieurs fois centenaire et l'énorme baleine ? Og, Goliath, Teutobocchus, Mathusalem, Jared, Noé sont-ils, grâce à leur taille ou au nombre fabuleux de siècles qui blanchirent leurs barbes, les plus

respectables des humains dont l'histoire ou la légende gardent le souvenir? Doit-on vénérer un coquin d'une stature herculéenne et mépriser un honnête homme qui a l'impardonnable défaut d'être un tantinet petit ? Il est ridicule de vouloir établir une échelle des valeurs avec le mètre et le pendule car, dans l'infini et dans l'éternité, tout se rapetisse et va rejoindre le microcosme humain dans le néant. Qu'importe la masse de protoplasme humain considérée? Qu'on se transporte par la pensée à des millions de milliards de kilomètres de notre infime « canton céleste », qu'on observe l'agitation humaine depuis un autre système stellaire et tout s'évanouit dans la poussière des mondes. De même, les jours, les siècles, les ères géologiques même, ne se valent-ils pas dans l'infini du temps ?

« Devant l'éternité, tout siècle est du même âge ! »

Quand auront passé des millions d'années, lorsque l'humanité puis la vie auront disparu de notre globe (car « la vie n'est qu'une brève parenthèse dans le roman du ciel »), restera-t-il davantage de traces des êtres collectifs que des êtres individuels ? *Vanitas vanitatum !* Tout est quasi-néant, l'espèce comme l'individu. Ni l'un ni l'autre ne sont des fins pour la nature indifférente. L'extinction de l'espèce humaine, inévitable comme celle de toutes les espèces, de tous les êtres, de tous les mondes — est d'aussi médiocre importance que la destruction d'une fourmilière. « Impossible pour l'homme, remarque Jean Rostand, de se leurrer de l'espoir qu'il participe à quoi que ce soit qui le dépasse. Son labeur ne s'insère dans aucune forme d'absolu. Pas de fins qui le transcendent; il ne prépare rien, il ne prolonge rien... Travaillant pour le néant, tous nous ressemblons à ces insectes qui s'obstinent à déposer leur ponte dans des nids éventrés... Rien n'est sérieux... Ou le point de vue de l'individu ou celui de Sirius : je répugne à voir un homme donner son tout pour ce qui n'est rien devant l'astre. » Pourquoi au quasi-néant « hyperzoaire » (s'il existait), devrait-on sacrifier le quasi-néant homme ? Dans la brève et « falote aventure du protoplasma », celui-là n'aurait pas plus d'importance que celui-ci.

Au surplus, combien d'affirmations incontrôlables dans la métaphysique « réaliste » ! Inutile d'insister sur la façon ridicule dont on a étendu « le parallélisme des similitudes » entre l'individu et le groupe. Auguste Comte — qui n'est nullement suspect de nominalisme — conseillait de « restreindre sagement pour ne pas susciter de rapprochements vicieux ». Spencer signale quatre caractères essentiels empêchant raisonnablement d'assimiler la collectivité à l'individu : absence de forme déterminée, de masse continue par adhérence, mobilité des éléments individuels, absence de tissu nerveux social — abîmes que Ribot essaie vainement de combler. « La société, observe Marion, présente des phénomènes qui ont leur physionomie à part, leur marche et leurs lois propres » — ce qui est vrai. Il en déduit qu'elle est « un tout », « un être réel » — ce qui est une conclusion passablement téméraire. On compare l'activité psychique des « hyperesprits » à l'activité psychique de l'homme. On fait remarquer que notre conscience n'est qu'une société de consciences cellulaires. La conscience collective serait aussi une société de consciences individuelles. Mais si « l'âme réputée simple des métaphysiciens se décompose en une série d'âmes partielles qui ont, quoique connexes, leur indépendance relative », il n'en est pas moins vrai que ces consciences cellulaires se coordonnent, s'harmonisent pour former une conscience globale infiniment plus claire que ses composantes. En est-il de même pour les « supra-organismes » ? La conscience collective est l'ensemble des instincts communs, des aspirations analogues des unités vivantes du groupe. Ces instincts, ces aspirations des individualités éparses se rassemblent-ils, se fondent-ils en un tout conscient de lui-même ? Qui pourrait certifier qu'existent de pareilles synthèses psycho-sociales, alors que notre conscience, bornée à la perception du moi, est incapable de nous rien révéler, avec certitude, de ce qui la dépasse ? L'analogie et l'induction nous permettent d'agrandir le cercle de lumière autour du « moi » perçu par le sens intime, d'éclairer les « moi » semblables au nôtre. Mais on se perd très vite dans une profonde obscurité : les spéculations sur l'au-delà de la conscience individuelle ne peuvent avoir, au même titre que les spéculations sur l'au-delà de la mort, qu'une valeur nébuleuse et fort problématique qui n'a pas plus de

garantie expérimentale ou rationnelle contre la mystification que le dogme de « la Communion des saints ». On peut donc, tout au plus, conjecturer l'existence de monades supérieures à la monade humaine, non l'affirmer. Certes, chacun a le droit de régler sa vie en fonction de cette croyance. Mais une morale sociale doit se fonder sur des certitudes, non sur des suppositions. Voilà pourquoi on ne peut point immoler à des êtres hypothétiques des êtres dont la réalité est incontestable. Quelle outrecuidance pour des hommes de prétendre plier l'activité des autres hommes à leurs propres conceptions métaphysico-religieuses sur la nature et l'évolution du cosmos vers un but final ignoré cependant de tous ! « De quoi donc, s'indigne J. Rostand, est-on assez sûr pour y sacrifier la vie des autres ? »

Ainsi, jusqu'à irréfutable démonstration contraire, le groupe ne peut être considéré que comme une notion abstraite et c'est renouveler l'œuvre des « abstractions réalisées » que d'en faire une entité supérieure à ses constituants. Par suite, toute organisation collective devrait avoir pour unique objet le bien des individus. Elle ne peut être qu'un moyen tandis que chaque personne est « une fin en soi ». « Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme », affirmait la Constituante. Il serait stupide d'intervertir les rôles, de transformer la fin (l'homme) en instrument du moyen (la société).

⁂

Bien que la personne humaine ne puisse être dévouée ni à des étiquettes divinisées ni à d'abstraites formules d'organisation, n'a-t-on pas le droit, si cela est indispensable, de sacrifier quelques individus pour le salut d'une foule ?

D'où viendrait ce droit ? Chaque personne a une valeur incommensurable, infinie. Une somme d'infinis ne donnerait jamais que l'infini. Le total ne dépasserait point les termes.

Du reste, comment les unités vivantes qui forment le groupe pourraient-elles s'ajouter arithmétiquement ? Malgré leurs ressemblances physiques et morales au sein d'une même espèce, malgré les harmonies des systèmes nerveux et les grands courants sympathiques qui les font parfois vibrer à l'unisson, les êtres sont séparés par d'infranchissables barrières.

Vous êtes séparés et seuls comme les morts

disait aux amants Sully-Prudhomme — et il comparait l'éloignement des âmes aux distances infinies qui séparent les étoiles :

Chacune luit
Loin des sœurs qui semblent près d'elle
Et la solitaire immortelle
Brûle en silence dans la nuit.

Chacun de nous est un monde à part. « Personne, s'écriait Stirner, n'est mon semblable, ma chair n'est pas leur chair ni ma pensée leur pensée ! » « Chacun est seul, tout seul parmi les millions d'êtres qui l'entourent », « Chaque être est seul au monde », car tout (transformations spontanées et influences extérieures) se traduit en états d'âme strictement individuel. « Il n'existe aucun moyen, pour une conscience, de pénétrer une autre conscience, de souffrir ses douleurs, de sentir ses sentiments ou de penser ses idées. » « Nous ne saisissons dans le prodigieux flot du déluge de vie universelle que l'opiniâtreté indestructible du moi. » « Le cœur tout plein de délices, dit amèrement le Werther de Gœthe, je ne saurais rendre heureux cet autre, froid et sans forces devant moi. »

« J'ai mal à votre poitrine », écrivait Mme de Sévigné à sa fille. Cette forme de sympathie (substitution totale d'un « moi » étranger au nôtre) est extrêmement rare, de très courte durée et localisée entre deux êtres seulement. On peut sympathiser ainsi avec une personne déterminée mais non avec une foule, car aucun individu ne peut totaliser en lui les plaisirs et les souffrances de toutes les unités qui la forment. La sympathie perd toujours en étendue ce qu'elle gagne en profondeur. L'amour ne va jamais sans un terrible égoïsme. Quelle amoureuse ne jetterait dans une guerre tous les hommes de tous les âges et de toutes les nations pour lui soustraire son bien-aimé ? Un cri de souffrance peut nous traverser tout entiers — mais non point le râle lointain d'agonie de ces masses anonymes massacrées périodiquement — les victimes sont trop; nous sommes écrasés sous leur multitude; ce ne sont plus des hommes de chair comme nous, mais « des abstractions arithmétiques ».

Puisque les êtres vivent, pensent, souffrent, jouissent chacun pour leur compte et ne peuvent point s'évader d'eux-mêmes pour vivre, penser et sentir dans autrui, comment pourrait-il y avoir addition véritable des états d'âme d'individus différents ? Dans quelle conscience s'effectuerait cette synthèse ? Mille personnes ensemble ne souffrent pas mille fois plus que chacune en particulier. Les tortures de chaque agonisant seraient-elles multipliées par deux milliards en cas de mort simultanée de tous les terriens ? Les « moi » forment donc des séries, non des sommes. On peut comparer entre eux les termes, mais on ne saurait les comparer à un total qui ne correspondrait à aucune réalité sentie.

La plupart des sociologues qui prêtent un corps et une âme au groupe social reconnaissent pourtant que celui-ci n'a pas de cerveau défini où l'action psychique se concentre. Il aurait pour cerveau effectif la totalité des cerveaux individuels qui seraient pour lui l'équivalent des cellules nerveuses de l'encéphale. Ainsi, en chacun de nous résideraient des parcelles des « moi » sociaux qui feraient partie de notre personnalité. Mais dire que les « moi » collectifs existent seulement dans les « moi » individuels revient à leur refuser toute conscience globale (toute vie psychique véritable par conséquent) et à les fractionner en séries de « moi » individuels, distincts malgré leurs analogies et « inajoutables ».

On dit qu'on sacrifie un certain nombre d'individus à un nombre plus grand d'autres individus. Formule fausse : le nombre importe peu puisque ni les êtres ni les états d'âme ne s'additionnent. On ne peut pas, sans illusion ou sans mensonge, sortir du « moi », envisager objectivement, abstraitement, les résultats du sacrifice. Il faut les observer dans chaque conscience. Aussi peut-on affirmer qu'on immole certains membres de la collectivité à *chacun* de ceux qui profitent de cette immolation.

Une nation de cinquante millions d'habitants part en guerre. Ou cette guerre n'est utile en rien à personne — et elle est, dans ce cas, une folie — ou bien elle est nécessaire. Il s'agit, par exemple, d'une invasion de cannibales — et les cinquante millions de braves gens, jusqu'aux vieillards les plus coriaces, risquaient d'être dévorés tout crus si l'on ne se défendait pas. On envoie donc à la frontière, encadrés de maréchaussée pour empêcher toute fuite, trois millions d'innocents qui laissent leurs côtelettes sur les champs de bataille et sauvent les 47 millions de paires de jambons restant. Objectivement, le bilan serait le suivant :

Sacrifié : 6 millions de gigots;
Sauvé : 94 millions de gigots.

Opération fructueuse ! Mais un être monstrueux, dans le genre de Briarée, muni de cent millions de pattes et doué de conscience, pourrait seul raisonner ainsi. Il est clair que les simples bipèdes auraient songé, à peu près exclusivement, à leur stock personnel de viande et, si l'on veut, à celui des parents et amis. Pour chacun, le vrai bilan serait :

Sacrifié : 6 millions de gigots... des autres;
Sauvé : 2 gigots... les miens.
Dieu soit loué !

Tel est l'égoïsme que masque le mythe de l'intérêt général. Qu'on sacrifie des hommes à une foule ou à une minorité restreinte de profiteurs, l'égoïsme est le même : les profits sont toujours, fatalement, individuels puisqu'il n'est que des consciences individuelles...

Or de quel droit, au nom de quels principes saignerait-on les uns pour le bien de chacun des survivants ? Pourquoi devrait-on être immolé au bonheur des contemporains ou d'arrière-petits-neveux dont la vie latente — à la merci d'une catastrophe — jamais peut-être ne s'épanouira ? Comme le héros de Renan, chacun peut dire : « Ma vie vaut bien celle d'un autre. » Je puis bien consentir à ce que mon malheur serve d'instrument au salut d'ombres semblables à moi-même, mais nul ne peut me contraindre au dévouement sans évidente iniquité.

Pour justifier le sacrifice obligatoire, on invoque souvent, d'une façon indirecte — parfois sans le remarquer — le prétexte du bien public. Si l'on analyse la plupart des formules magiques et des mots de lumière qui idéalisent les assassinats en masse, on découvre partout le même contenu : l'intérêt général. Sinon l'on y chercherait en vain quelque idée claire : on n'étreindrait que des fictions. L'objet des luttes pour le progrès, la civilisation, le droit, la justice, la liberté, la révolution sociale serait, toute hypocrisie écartée, le bien-être, le bonheur de

la collectivité. Sous des noms divers, il s'agirait toujours de la même réalité : l'intérêt de la masse, c'est-à-dire l'intérêt de chacun des individus qui forment la masse. Et l'on retrouve la même flagrante injustice...

Même remarque au sujet de la patrie du « nationalisme érudit », qui admet le sacrifice obligatoire éventuel du citoyen aux trois éléments qui constituent la nation : à la race, à la langue, à l'histoire. En supposant que chacun, même à son insu, ait une patrie aux yeux de l'historien, de l'ethnologue, du linguiste — et que les traditions, la pureté de la race, l'existence de la langue puissent vraiment être défendues par l'immolation des soldats sur les champs de bataille, rien pourtant ne saurait justifier cette immolation. Car en offrant les hommes en holocauste à la race, à la langue, aux traditions, on les dévoue à des personnes de même race, de même langue, de même histoire — ou bien on renouvelle les sacrifices païens aux forces naturelles et aux idées divinisées. Iniquité dans le premier cas, absurdité dans le deuxième : on ne peut pas s'évader de ce dilemme. Quant à la « patrie-idole » du « nationalisme mystique », on comprend fort bien qu'elle puisse tout exiger sans jamais rien donner et que les croyants de cette religion laïque n'assignent aucune limite aux sacrifices qu'exige le culte de leur divinité. Seulement, ces sacrifices sont stupides : « La patrie, constatait Ermenonville, n'est que la plus vaine et la plus inexistante des abstractions si elle n'est d'abord et substantiellement ceux-là mêmes que l'on fait mourir pour elle. Les servants du culte patriotique sont semblables à des insensés qui feraient répandre un élixir précieux et irremplaçable afin d'exalter davantage et uniquement l'étiquette qui, sur le flacon, désigne l'élixir. »

Mais rien n'égale l'iniquité et l'absurdité de l'immolation obligatoire à l'honneur national. Perpétuer l'adoration de la force brutale en cultivant la lèpre de la gloire militaire ! Que voilà un but grandiose capable d'excuser le sacrifice imposé ! D'ailleurs, l'honneur national n'est pas au-dessus de tout intérêt individuel. Considéré dans chaque conscience (car c'est là seulement qu'il a quelque réalité), le brillant capital collectif de gloire se réduit à une mesquine satisfaction de vanité. « Il n'est, observait Balzac, que l'égoïsme de ce qu'on appelle les grands hommes. » C'est par d'aussi misérables petits résultats qu'on prétendrait justifier l'obligation de verser son sang ? N'est-ce point enfin une aberration mentale pour qui ne risque rien que se croire personnellement « honoré » du fait que des compatriotes sont contraints de mourir par ordre ?

⁂

La personne humaine est une fin; on ne peut pas l'utiliser comme moyen. Quelle que soit l'excuse, quelle que soit la grandeur du but, on ne peut point sacrifier un seul innocent car on le sacrifierait à des fictions (et ce serait folie) ou à d'autres hommes (et ce serait inique). D'après G. Compayré, « le but de la morale est de chercher une règle de vie qui puisse trouver en elle-même l'autorité nécessaire pour obtenir de l'individu qu'il sacrifie son intérêt personnel à l'intérêt social. » Si tel était vraiment le but, les moralistes laïques auraient beau se battre éternellement les flancs, une pareille règle demeurerait introuvable. Il est relativement facile de fonder en raison les devoirs de justice. Mais on ne réussira jamais à fonder solidement une morale du sacrifice obligatoire. « Le sacrifice de soi-même, reconnaît Bourdeau (philosophe orthodoxe pourtant) dépasse la mesure d'une obligation stricte. Il est admirable quand le dévouement l'inspire, mais on ne saurait l'imposer. Aucun devoir social ne peut exiger la complète immolation de l'être individuel. »

Les religions seules permettraient de justifier l'obligation du sacrifice... si elles n'étaient pas des religions — c'est-à-dire s'il était prouvé que leurs enfers et leurs paradis ne sont pas des contes de nourrice. Quant aux athées, négateurs des sanctions extra-terrestres, ils n'ont point la ressource des compensations divines, de la réparation des iniquités de ce monde dans un monde meilleur. On ne pourrait, avec quelque apparence de raison, excuser le sacrifice obligatoire que si l'on démontrait — irréfutablement — l'existence d'un lieu de délices où les immolés seraient largement dédommagés, par delà la tombe, de l'injustice monstrueuse dont ils auraient été les victimes ici-bas.

Le sacrifice volontaire

C'est au nom de la stricte équité que l'obligation du sacrifice est à exclure des rapports humains.

Pourtant, tout ce qui a trait à ces rapports ne peut pas être enfermé dans le cadre glacé de la justice. Les relations sociales seraient rigides, quasi impossibles, si chacun prétendait ne jamais rien abandonner de lui-même, s'en tenait étroitement à un principe « d'équité marchande ». Il est indispensable que le principe égalitaire soit assoupli par des abandons volontaires, des concessions que dicte le bon sens et que facilitent les tendances altruistes. Ces tendances prennent, parfois, un développement tel qu'elles font du dévouement un besoin incoercible. « Jusqu'à présent, observait Kropotkine, l'humanité n'a jamais manqué de ces grands cœurs qui débordaient de tendresse et qui employaient leur sentiment et leur force d'action au service de l'espèce humaine sans rien lui demander en retour... Ceux-là forgent les vrais progrès... Et l'humanité le sait; c'est pourquoi elle entoure leurs vies de respect, de légendes. Elle aime en eux le courage, la bonté, l'amour et le dévouement qui manquent au plus grand nombre. » Guyau a minutieusement analysé les formes et l'origine du besoin de se dévouer : abondance de vie, sentiment d'une puissance qui demande à s'exercer, sentiment aussi qu'on n'est pas assez pour soi-même : « Nous avons plus de larmes qu'il n'en faut pour nos propres souffrances, plus de joies en réserve que n'en justifie notre propre existence. » Si l'homme est plein d'énergie, si la force s'accumule en lui, il donne sans compter car sans cela il ne vivrait pas. Si mes forces sont à peine suffisantes pour maintenir une vie grisâtre, monotone, sans fortes impressions, sans grandes jouissances et sans grandes douleurs, on ne pourra jamais me démontrer que je dois faire don de moi-même. Autant vaudrait essayer de prouver à un aveugle qu'il doit voir. Aussi, assigner pour but à la morale la recherche d'une règle universelle, d'un impératif rationnel commandant le sacrifice, est-ce poser le problème de la quadrature du cercle. Mais qui déborde de sève n'a nul besoin d'impératif rationnel pour se répandre : « La plante ne peut pas s'empêcher de fleurir. Quelquefois, fleurir, pour elle, c'est mourir. N'importe, la sève monte toujours ! » Pour l'homme et la femme pleins de jeunesse et de vigueur, se dévouer c'est se sentir vivre avec le maximum d'intensité, c'est-à-dire le maximum de plaisir. « Quelques heures de cette vie intense, d'après Kropotkine, valent infiniment plus que des années de végétation dans la pourriture du marais. »

Pourtant, les dévouements ne sont pas toujours spontanés. On peut se sacrifier malgré la puissante révolte de l'instinct de conservation individuelle submergeant d'habitude les réflexes ataviques de conservation de l'espèce. Si l'on est convaincu que l'essentiel n'est pas l'individu mais la collectivité, on peut juger comme devoir impérieux le risque et même la certitude de l'anéantissement de l'être individuel pour assurer la pérennité de l'être collectif. On peut aussi prêter une valeur supérieure intrinsèque à tout acte d'immolation consentie : c'est le sens profond du mystère chrétien de la Rédemption. Cette croyance peut être transposée sur le plan laïque avec dédain complet de tout espoir de récompense : on se donne entièrement pour sauver un vivant quelconque ou même pour rien. Et ces gestes réfléchis d'immolation sont d'autant plus méritoires que les obstacles intérieurs à vaincre sont plus grands.

⁂

Est-ce à dire que l'idéal doit être le dévouement aveugle, inconditionnel, à jet continu ? L'application universelle d'une telle règle, sans le contrôle de la raison, aurait d'étranges conséquences — car certains sacrifices sont plus stupides que sublimes.

« Il y avait en Arabie — raconte Voltaire — une coutume affreuse : lorsqu'un homme marié était mort et que sa femme bien-aimée voulait être sainte, elle se brûlait, en public, sur le corps de son mari... Zadig alla trouver la veuve Almona, qui avait fait savoir le jour et l'heure où elle se jetterait au feu au son des trompettes et des tambours.

» — Vous aimiez donc prodigieusement votre mari ? lui dit-il.

» — Moi ! Pas du tout, répondit Almona. C'était un brutal, un jaloux, un homme insupportable. Mais je suis fermement résolue à me jeter sur son bûcher.

» — Il faut, dit Zadig, qu'il y ait, apparemment, un plaisir bien délicieux à être brûlée vive.

» — Ah ! Cela fait frémir la nature, dit la dame. Mais il faut en passer par là. Je serais perdue de réputation et tout le monde se moquerait de moi si je ne me brûlais pas. »

On peut évidemment juger admirable l'holocauste de la dame et méprisable toute veuve qui, rompant avec la coutume, ne consent point à se brûler au son des trompettes et des tambours. Cependant, se jeter dans les flammes sans conviction, par simple bravade, pour ne pas paraître lâche, par crainte de l'opinion, par respect d'un préjugé, est passablement ridicule. Bien des veuves seront de cet avis — et aussi toutes les personnes de bon sens. Il est absurde de se sacrifier par vanité, ou sans savoir pourquoi, sans connaître l'exacte portée de son dévouement, ou pour une cause qu'on croit être mauvaise. N'est pas courageux mais fou celui qui fait harakiri en souriant ou se coupe la gorge uniquement pour montrer qu'il n'a pas peur — ou du moins il y a trop de folie dans de tels suicides pour qu'on admire le courage. De même, le sacrifice volontaire n'est vraiment admirable que si le martyr a pleine conscience de l'utilité de son action. Si l'on est persuadé de l'inutilité ou même de la nocivité d'un geste d'immolation, on peut ou l'on doit éviter ce geste. Il est beau de mourir pour sa foi ou son idéal; mourir pour la foi ou l'idéal des autres est un acte de démence. L'héroïsme rationnel consiste à agir dans le sens des convictions intimes quels que soient les risques — à condition de ne point écraser d'innocents en allant jusqu'au bout de soi-même. « Le seul devoir, dit Fichte, est de vouloir conformément à la conviction de son devoir. » « On ne fait vraiment son devoir, dans la vie intérieure — explique plus clairement Maeterlinck — qu'en le faisant au plus haut de son âme, au plus haut de sa vérité propre. » Il n'existe point, en effet, de « type idéal de l'être à réaliser par tous les hommes », mais un type idéal pour chacun, une vérité individuelle. Seul le sacrifice volontaire à cette vérité individuelle — quelle qu'elle soit — a moralement de la valeur.

Pour le héros authentique, le sacrifice suprême marque, en même temps, l'anéantissement et l'expansion maximum de la personnalité : le rêve de Saint-Exupéry... Mettons à part les martyrs de toutes les religions : faire abandon des biens terrestres avec plus que l'espoir, la certitude de récupérer au centuple dans l'au-delà, c'est du prêt à usure, c'est-à-dire le contraire du vrai sacrifice. Mais dans tous les temps, dans tous les milieux, dans toutes les civilisations, pour les fins les plus diverses, c'est par milliers sinon par millions qu'on dénombrerait ceux qui, sans rien espérer en retour, se sont donnés entièrement à une foi, à une œuvre. Héros de la charité (Monsieur Vincent), héros de la révolution (Ferrer), héros de la patrie (l'histoire officielle en a dressé de longues listes mais Plutarque a souvent menti), héros de l'attentat individuel : Charlotte Corday, Caserio (on les flétrit du nom de fanatiques parce qu'ils ont tué par conviction, non par ordre !), martyrs de la science (il ne s'agit pas de Joliot-Curie) — tous ont droit au coup de chapeau de la multitude des médiocres.

Toutefois, une distinction s'impose entre ceux qui sont portés au sacrifice par l'ambiance, leur vérité étant celle du groupe, et les réfractaires qui doivent puiser uniquement en eux la force de s'immoler à une idée. Affronter volontairement la mort sur un champ de bataille, dans l'hypnose collective, exige un esprit de sacrifice incomparablement moins grand que de résister à l'Etat-Colosse ordonnant à l'homme de devenir assassin. L'un des plus grands héros de la guerre de 1914-18 est l'Allemand Rammler, abattu comme un chien (« mort en lâche » !) pour refus de tirer dans le peloton qui exécuta miss Cavell.

En revanche, combien de faux héros et même de lâches parmi ceux qui ne marchent au sacrifice patriotique que par frousse du poteau ou du bagne ! Car est lâche tout soldat qui, jugeant son sacrifice inutile ou nuisible, reste néanmoins parmi le bétail à immoler. Lâcheté excusable, mais lâcheté tout de même qu'on a le cynisme de transmuer en courage pour les besoins du bourrage de crânes

et cela avec l'imbécile complicité des victimes, dupes de ce tour de prestidigitation qui les grandit devant les naïfs et devant eux-mêmes. Ils en arrivent à oublier, ces martyrs sans la foi, que, n'osant se révolter contre la loi, ils ont essayé de ruser avec elle, de « s'embusquer », de se maquiller, d'appeler à l'aide la maladie libératrice, de courir au-devant des accidents les veilles de coup dur. Ils ne se souviennent plus qu'ils « fuyaient » en avant dans les attaques, « semblables aux bêtes oubliées dans un incendie et qui bondissent devant les flammes », qu'« ils attendaient la fin des bombardements comme un malade attend la fin d'une crise ». Chez la plupart des troupiers, « la mobilisation des consciences » ne suffit pas à faire jaillir l'étincelle de la spontanéité du dévouement. On n'obtient qu'un simulacre de sacrifice volontaire ne méritant qu'un peu de mépris et beaucoup de pitié. Un aveu de l'ex-aspirant Vaillant-Couturier : « Si je n'ai pas déserté, alors que parfois ma conscience plus encore que ma chair me le commandait, c'est tout simplement parce que j'ai eu peur. » S'ils savaient être sincères, la plupart des rescapés des deux massacres mondiaux reconnaîtraient qu'en se résignant, par peur, au sacrifice commandé, ils n'ont mérité ni l'estime des autres ni leur propre estime, puisqu'ils ont trahi leur vérité. A Rammler, que l'on compare l'un de ses compatriotes : Franck — le principal champion de l'union franco-allemande, tombé, en 1914, sous les balles françaises pour la cause du militarisme prussien — et que l'on juge « la qualité » du sacrifice chez l'un et chez l'autre...

Quant à ceux qui incitent leurs semblables à un dévouement dont ils ne sont point capables eux-mêmes, on ne saurait trop les mépriser. Politiciens de tous les partis, écrivains, journalistes, orateurs — exploiteurs de l'esprit révolutionnaire ou du sentiment patriotique, ils sont légion ! Et ils sont en grande partie responsables du sang versé par les naïfs qui les écoutent. Thorez — le déserteur de 1939, le patriotard militariste de 1944 prêchant la croisade de la Libération nationale — a eu d'illustres prédécesseurs. Renan déclarait : « Quelqu'un qui est bien sûr d'être des nôtres, c'est le général qui nous ramènera la victoire. » Et il affirmait, d'autre part, que « s'il lui avait fallu être soldat, il aurait déserté ». Il espérait donc la réalisation de ses vœux du massacre des voisins pendant que lui-même aurait continué sa « charmante promenade à travers les formes ». Dès les premiers jours de la guerre de 1914, rencontrant le directeur d'un journal, Barrès lui dit, la mèche en bataille : « Je vais m'engager dans le régiment de mon fils. » Mais oncques bureau de recrutement ne reçut la visite de l'intrépide littérateur qui resta embusqué dans les tranchées de *l'Echo de Paris*. On sait également quelles furent les suites glorieuses du serment de Jouhaux sur la tombe de Jaurès !

Ceux qui sont incités au sacrifice suprême par leur tempérament et par leurs sentiments généreux ne devraient pas oublier de tels exemples. Il y a trop de cyniques ou hypocrites exploiteurs éventuels du sacrifice des autres pour que ne s'impose pas la nécessité élémentaire de réfléchir sur la portée de tout acte d'immolation. On a non seulement le droit mais le devoir de refuser de faire cadeau de soi-même sans savoir à qui ni pourquoi. Quand il s'agit de dévouement intégral, quand l'être individuel tout entier est en jeu, quand il est question du destin de cet absolu qu'est la monade humaine, il est prudent de bien remâcher le premier précepte de la méthode cartésienne. En prenant trop au sérieux ceux qui lui ont prêché la beauté du sacrifice, l'humanité s'est saignée aux quatre veines au profit des charlatans. A travers les âges, elle a suivi, comme l'imbécile Sancho Pança, les Don Quichotte en de folles équipées contre des moulins à vent. Elle a été l'humble et obéissante servante des canailles qui ont fait éloquemment appel à la noblesse de ses sentiments pour mieux assurer leur tyrannie et leur exploitation. L'une des conditions indispensables de sa libération est qu'elle sache choisir entre les dévouements que, de tous côtés et à chaque instant, on sollicite d'elle, qu'elle se refuse aux sacrifices vains ou criminels, qu'elle apprenne à distinguer la jobardise de la générosité.

LYG.

Directeur-Gérant : JEAN BÉRINGER.

Imprimerie MACLÉVAL,

11, Rue Mouraud, Paris XXe

POUR UN NOUVEL ESSOR

Afin de répondre aux amis qui, s'intéressant à la revue, me demandent si le nombre des abonnements nouveaux me donne satisfaction, je publie le chiffre exact de ceux-ci : 39 en mai, 33 en juin, 36 en juillet.

Beaucoup s'en contenteraient, et il faut avouer qu'à cette saison, alors que les sinistres nouvelles assombrissent et font peur, ce n'est pas si mal. Ce serait même assez réconfortant s'il n'y avait pas l'inévitable déchet occasionné par les abonnés qui ne renouvellent point.

Combien sont-ils ? J'en rappelle à l'ordre en ce moment et je ne suis pas en mesure de fournir maintenant une situation très nette. Nous en perdrions en tout un dizième que ce ne serait pas surprenant. Ce serait, paraît-il, tout à fait normal.

Possible, mais je m'habitue difficilement à une semblable défection au moment où nous aurions besoin d'être très forts, face aux événements.

Ceux-là reviendront, je veux le croire ; leur négligence en attendant m'aura mis dans l'embarras alors que de tous côtés on me réclame des augmentations pour assurer la parution de notre organe.

Mais beaucoup d'entre vous se trouvent encore en vacances et je ne vais pas vous ennuyer, troubler votre repos ni nuire à la détente que vous cherchez.

Le mois prochain, toutefois, je reviendrai à la charge. Vous aurez tous réintégrés vos foyers et serez plus à même de prêter attention à mes propos.

Vous les prendrez au sérieux je n'en doute pas et vous vous apprêterez à rendre à « Défense de l'Homme » les services qu'elle attend de vous.

Il s'agira encore et toujours de prospection.

L'automne sera commencé, l'hiver s'annoncera déjà et avec lui les longs mois au cours desquels si vous le voulez, camarades, notre revue prendra de l'essor — assez pour ne plus rien redouter. — L. L.